Du même Auteur :

POURQUOI FAUT-IL QUE NOUS DORMIONS ?

NOUVELLE THÉORIE DU SOMMEIL

UNE

CONFÉRENCE CONTRADICTOIRE

RELIGIEUSE ET SCIENTIFIQUE

SUR

L'ANATOMIE ET LA PHYSIOLOGIE

DES

ORGANES GÉNITAUX DE LA FEMME

A L'ÉCOLE DE

RAMI, FILS DE SAMUEL ET DE RABBI YITSHAC, FILS DE RABBI YEHOUDOU

A LA FIN DU 2ME SIÈCLE

Extraite du Talmud, traité de la « Menstruation »

traduite et expliquée

PAR

Emanuel ROSENBAUM

DOCTEUR EN MÉDECINE

DES FACULTÉS DE PARIS ET DE BERLIN

KAUFFMANN

ÉDITEUR

FRANCFORT-SUR-MEIN

1901

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

לזכרון אמי מורתי מרת לאה
בת ר' צבי ז"ל לבית בראנדשטיין
אשה צנועה, צדקת במעשיה,
לצדקה פרשה את כפיה
ועסקה במצות כל ימיה
והדריכה לתורה את בניה
היא הלכה למנוחות
ואותנו עזבה לאנחות
בעש"ק כ"ו שבט תר"ם
ת'נ'צ'ב'ה

ולהבדיל בין חיים לחיים

A MON PÈRE

Avec vénération filiale.

A ma sœur bien-aimée,

MADAME ESTHER GRUNVALD

A mon frère

MONSIEUR LE DOCTEUR LOUIS ROSENBAUM

Grand-rabbin à Brassó en Hongrie

Avec affection fraternelle.

ERRATA

Page 24,	ligne 20,	au lieu de :	au nommé,	lire :	au nom de
— 26,	— 13,	—	il y en existent,	lire :	il existe
— 26,	— 18,	—	part que chez eux,	lire :	part chez eux.
— 28.	— 14,	—	mallieus,	lire :	malleus
— 29,	— 12,	—	ils imprègnent,	lire :	elles s'imprègnent de
— 53,	— 20,	—	finaux,	lire :	finals
— 57,	— 5,	—	habiter,	lire :	cohabiter
— 57,	— 17,	—	Et ici,	lire :	Et si
— 57,	— 19,	—	(2). Nous,	lire :	(2), nous
61,	— 13,	—	hébreuses,	lire :	hébraïques

Lorsqu'une femme éprouvera un écoulement, son sang ruissellera *dans sa chair*, elle demeurera sept jours sous l'effet de sa menstruation. Quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir (*Levit.* XV. 19).

Quiconque cohabitera avec une femme qui a ses règles et découvrira sa nudité, il a découvert sa source, elle aussi *a dévoilé la source de ses sangs*, ils seront retranchés tous deux du milieu de leur peuple (*Levit.* XX, 18).

Ces termes bibliques : « *dans sa chair* » du premier verset, d'apparence euphémiques et « *la source de ses sangs* » du deuxième, qui semblent être des pléonasmes bien inutiles, ont, non seulement préservé les anciens docteurs juifs d'une longue et vive discussion scientifique sur la question du siège de l'hémorrhagie menstruelle, sa nature et sa qualité, discussion qui a commencé avec la renaissance de l'étude médicale et qui s'est prolongée presque jusqu'à nos jours ; mais ces expressions bizarres du pentateuque devaient leur imposer aussi l'acquisition d'une notion anatomique et physiologique, sinon d'une connaissance approfondie des organes génitaux de la femme et de leurs fonctions.

En effet la michna dit que, selon la tradition, l'explication était donnée à Moïse sur la montagne Sinaï (1) que toute femme est déjà considérée comme impure, réglée (2), si le

1. Voyez Maïmonides : Introduction dans le Talmud.

2. Les mots impure et réglée sont synonymes.

sang menstruel n'est arrivé que jusqu'à la chambre externe (cervix, vagin, vulve?) de l'organe génital, même dans le cas où rien n'aurait coulé en dehors du corps. Voilà pourquoi il est écrit : « le sang ruissellera *dans sa chair* » (1).

Dans un autre passage du même traité (2) nous lisons. Rabbi Yeremia demanda à Rabbi Zaïre : Si on a introduit un speculum dans l'utérus d'une femme par lequel sortait du sang en dehors du temps des règles, cette femme est-elle considérée comme étant menstruée ou non ? C'est-à-dire, en d'autres termes, l'explication traditionnelle du sens des termes « dans sa chair » est-elle restreinte à cette pensée : même si le sang reste dans le corps, et ne comporte-t-elle pas aussi une extension d'idée, le sang ruissellera dans sa chair, mais non dans le speculum, auquel cas la femme ne serait pas considérée être dans la période.

Sur quoi il — Rabbi Zaïre — lui a répondu qu'en effet la tradition exclut aussi le fluide qui coule par le speculum de la catégorie des sangs menstruels, car dans le premier cas seul il suffisait à la bible d'avoir dit : le sang ruissellera dans la chair, mais il est écrit dans sa chair, cela exclue l'écoulement par un instrument.

Pour le verset suivant nous trouvons également deux interprétations transmises. Celle sur laquelle Rabbi Yohanan attire notre attention, et l'autre de Rabbi Abouha. Le premier dit (3) : Sur quel signe biblique est-elle basée

---

1. Nidda 40 *a*. (2) Nidda 21 *b*.

2-3. Nidda 41 b. et Maccoth 14 b.

cette tradition, qu'une femme n'est considérée impure que quand le flux périodique provient de la matrice elle-même et pas d'une autre partie du corps? Il est écrit; « *il a découvert sa source* ». Voilà pourquoi elle n'est envisagée comme réglée — quant à l'impureté, — que lorsque le fluide provient de « la source » c'est-à-dire de la matrice elle-même.

Rabbi Abouha dit que, selon la tradition, il y a quatre sortes de sang utérin impur qu'on peut distinguer par leurs couleurs différentes. C'est pour cela qu'il est dit : « la source de ses sangs » au pluriel ; le cinquième que nous regardons également comme impur n'est que le rouge, prohibé, mais qui est corrompu (1).

Cette étude sur le siège, la nature et la qualité de la menstruation était poussée par les professeurs juifs si loin et avec une si grande ardeur que les uns devenaient des vrais spécialistes ingénieux dans toute la force du terme. Ils pouvaient reconnaître plusieurs sortes de liquides menstruels par leurs couleurs (2). Quelques-uns parmi eux distinguaient une sorte de sang pur par opposition au sang des règles, dont la qualité était perceptible à l'odorat par une odeur sui generis. D'autres encore plus exercés ont été capables de discerner diverses sortes de sang de différents animaux. Ainsi il est raconté (3).

1. Nidda 19 *a*.

2. Le fluide utérin périodique a, en effet, une couleur particulière qui ne peut être comparée ni à celle du sang artériel ni à celle du sang veineux.

3. Nidda 20 *b*.

Rabbi Elazar était surnommé « le seigneur de Palestine » (semblable au « docteur mirabilis » de Roger Bacon), à cause de son érudition en histoire naturelle.

Une fois, une femme lui apporta le fluide écoulé par son organe génital, pour le consulter, s'il s'agissait du sang pur ou impur, si, par conséquent, elle serait obligée de garder l'isolement prescrit. Rabbi Elazar flaira le fluide, et répondit : c'est du sang de désir, mais nullement du sang menstruel. Rabbi Amë qui était présent à cette consultation s'approcha de la femme (après que Rabbi Elazar eut quitté la chambre), et demanda à la femme des explications plus précises, sur quoi elle lui raconta : mon mari est parti en voyage, j'ai eu une forte envie de lui et j'ai senti subitement l'écoulement.

A la même page se trouve l'anecdote suivante :

Affra Hormouz, mère de Sapor, roi de Perse, envoya à Raba du sang pour faire examiner si c'était menstruel (1). Raba le flaira et dit : c'est du sang de convoitise. La reine mère fit alors à son fils, au roi, la remarque : voyez

1. L'opinion des anciens sur l'influence maligne de flux utérin périodique est connue. Pline (Histoire N. Liv. VII, 13) en dit le suivant : Mais difficilement trouvera-t-on rien qui soit aussi malfaisant que le sang menstruel. Une femme qui a des règles fait aigrir le vin doux par son approche ; en les touchant frappe de stérilité les céréales, de mort les greffes, les plantes des jardins se dessèchent et les fruits de l'arbre sous lequel elle s'est assise tombent. Son seul regard ternit les miroirs, etc. Les chiens qui goûtent de ce sang deviennent enragés et le venin inoculé par leur morsure est un poison que rien ne peut guérir. On conçoit alors aisément l'importance pour tout le monde de savoir s'il s'agit de la menstruation, ou non ; même pour les reines.

donc comment ces juifs sont instruits. Son fils lui objecta que ce peut bien être qu'il l'a trouvé par un coup de hasard (1) mais nullement par une supériorité de réflexion sur les autres savants. Pour se convaincre elle lui adressa ensuite soixante sortes de sang d'animaux différents. Raba reconnaît chacune en désignant le nom respectif de chaque animal, sauf d'une sorte qu'il ne disait pas par motif de politesse envers le haut personnage qui posait la question, car c'était du sang provenant des *poux*. Mais il sut bien se tirer de l'embarras. Il lui envoya comme cadeau un peigne pour indiquer que c'est un instrument à tuer ces sortes d'animaux (2).

C'est ce que je disais, dit la reine. Ces juifs demeurent dans la cavité du cœur même (3).

Il se trouvera peut-être des personnes qui nous répliqueront que les auteurs du talmud, ayant été juifs, ont voulu se faire éloge à eux-mêmes par ce récit imvraisemblable.

D'accord. Mais dans ce cas nous ne serions pas moins étonnés de voir dans l'état de la science de ce temps, que *les*

---

1. Traduction mot à mot : Il l'a trouvé comme un aveugle peut parfois trouver le trou.

2. Le peigne jouait aussi un grand rôle dans la mode de ce temps comme parure féminine. Il était souvent monté en or, enrichi de pierreries précieuses et était porté comme un signe de distinction aristocratique. Le Talmud mentionne aussi autre part (Berach. 18) la coutume de mettre le peigne dans le tombeau avec divers objets ayant appartenu aux défunts.

3. C'est-à-dire à la source même de la science. Expression poétique de la reine pour l'exclamation de l'admiration.

savants israëlites ont bien cru à la possibilité de reconnaître la provenance de 60 *sortes de sang et de déterminer l'espèce animale à laquelle appartenait ce sang* (1).

Nous avons insisté peut-être plus qu'il ne fallait sur les explications traditionnelles, mais si elles sont vraiment vraies, si ces commentaires transmis nous sont parvenus à la fois avec le texte biblique, comme ces commentateurs prétendent et nous font croire, or, cela prouverait que nous devons faire remonter l'origine de cette science talmudique, aussi profonde et aussi spéciale, au moins au temps de Moïse, sinon encore aux temps les plus reculés possibles.

---

1. Voici quelques remarques sur l'historique et l'état actuel de l'étude du sang pour nos médecins. Nous pouvons bien, maintenant préciser exactement, si un sang présenté appartient à l'homme ou à une espèce animale. Nous sommes de même dans l'heureux état de trancher d'une manière presque certaine la question de savoir de quelle espèce d'animal il s'agit : Est-ce de l'homme, singe, bœuf, cheval, lièvre, lapin ; canard, oie, carpe, raie, etc. Nous sommes aussi susceptibles de dire : est-ce du sang artériel ou veineux, s'il résulte d'un accouchement, d'un avortement, de la menstruation, d'une épistaxis, d'une hémoptisie, etc. Mais ces résultats scientifiques que nous possédons datent presque d'hier.

Toutes les recherches sur le sang appartiennent à une époque toute moderne.

A la fin du dix-septième siècle, au temps de Malpighi, Leuvenhoock, Swammerdam, l'avénement de l'invention du microscope a commencé par nous envoyer quelques lueurs. Mais pour abréger et bien préciser nous raconterons seulement qu'en 1846, l'Académie de Médecine a déclaré ne pas pouvoir différencier par des caractères distinctifs le sang menstruel d'un autre.

Une autre note explicative traditionnelle non moins intéressante pour l'histoire de la science et spéciale pour celle de la médecine se trouve également dans le même traité de notre sujet (1).

Rabbi Ida bar Ahaba a émis la thèse que les follicules pileux se forment avant que les poils commencent à se développer et qu'il est possible de rencontrer deux poils dans un même follicule. A quoi il lui était opposé cette tradition de Raba. Celui-ci disait : Yob a blasphémé Dieu par les poils et il lui était répondu par les poils (2). Yob médisait : « Seigneur du monde, peut-

---

Une commission de l'Académie de Médecine composée de MM. Adelon, Moreau, Lecanu a conclu son rapport de la manière suivante :

Nous croyons d'autant plus utile, Messieurs, de formuler en termes nets et précis les conclusions de ce rapport, que M. Venencie, et sans doute avec lui d'autres magistrats, trompés par le manque de réserve de certains expérimentateurs admettent dès à présent comme un fait constant la possibilité de distinguer le sang de l'homme de celui de tout autre animal et peut-être aussi celui d'un homme de celui d'un autre homme ; et par suite se trouvent naturellement conduits à supposer une puissance investigatrice qu'elle ne possède malheureusement pas.

En conséquence, messieurs, nous avons l'honneur de vous proposer de répondre à M. le Ministre que dans l'état actuel de la science, il est impossible de distinguer le sang des menstrues de sang provenant d'un avortement ou d'un infanticide (Adopté).

Bulletin de l'Académie Royale de Médecine, Tome XI, (10 année) 1845-1846 p. 267.

1. Nidda 52 *b*.

2. Calembour de שערה cheveu = et סערה = tourbillon.

être un tourbillon passait devant toi qui t'a mis en branle à cause de quoi tu aurais confondu mon nom Job en Oyeb » (= ennemi) ? Il lui a répliqué » : « Idiot du monde que tu es. J'ai créé des cheveux à la tête de l'homme, à chaque cheveu, j'ai formé un follicule spécial afin que deux ne sucent pas leur nourriture par une et même cavité, auquel cas la vue diminuerait. Or, je n'ai pas confondu deux follicules, je confondrais ton nom par un autre mot? Par cette tradition la preuve était faite contre l'opinion de R. Ida, fils de Ahaba, que deux poils ne sont jamais logés dans un follicule. Ils se sont mis d'accord que deux peuvent bien être rencontrés dans un follicule, mais c'est seulement sur toute l'étendue du corps sauf au cuir chevelu.

Kölliker (1) qui a étudié le premier la disposition des poils dans leurs follicules, d'une manière très classique, est d'accord de n'avoir jamais trouvé, après des grandes recherches, plus d'un poil dans une cavité. Toutefois, d'apparence contraire à l'opinion talmudique, Kölliker, Westerein, Robin et Sappey ont cité des exemples que précisément le cuir chevelu présente une disposition spéciale et caractéristique contre celle de toutes les parties du corps. Ici on voit souvent plusieurs cheveux sortir d'une ouverture commune de la peau ; que les cheveux y sont généralement groupés par 2, 3, 4. Mais en bien examinant les choses, en réalité, ces auteurs ont trouvé qu'en dépit de structure particulière chaque poil corres-

1. *Mikroskopische. Anatomie* Lpzig., 1889; Bd. II. p. 145.

pond à un follicule séparé. Ils sont seulement réunis par des faisceaux lamineux du derme (1).

A juger de cette étude détaillée sur le sang, les follicules pileux,qui tombe dans la sphère d'anatomie microscopique on pourrait bien être tenté de supposer que les auteurs talmudiques se sont servis d'un *microscope*.

En effet, pour celui qui connaît bien l'esprit du talmud rien n'est plus logique que d'admettre que les talmudistes connaissaient des instruments qui permettent d'examiner les objets en les grossissant et en montrant des détails qui échapperaient à la vue naturelle. Et ils en savaient aussi tirer profit.

Avec plus d'évidence le talmud mentionne une lunette télémétrique pour mesurer la distance de deux points inaccessibles et pour faire des levés rapides (2).

De cette manière Rabbi Gamliel (3) pouvait évaluer la distance exacte de deux milles coudées (limite du chemin sabbattique. Voyez Les actes I, 12) sur le continent et sur la mer, et déterminer les profondeurs des vallées.

Puisqu'un télescope est à peu près la même chose qu'un microscoque nous ne pouvons nous dispenser d'écrire ici quelques lignes de son invention quoique ce ne soit pas notre thème.

Au milieu du XVII[e] siècle—donc,il y a déjà 250 ans environ — on a mené une grande polémique littéraire sur la question de savoir quel était le véritable inventeur du télescope.

---

1. Arloings, *Poils et ongles*. Paris, 1880, p. 61.
2. Eroubin, 43 *b*.
3. Au commencement de notre ère.

Non moins de quatre grandes nations se sont disputé l'honneur de compter l'inventeur de cet utile instrument parmi leurs compatriotes.

Les Anglais l'attribuaient à Roger Bacon (✝ 1294) ou à Diggs (✝ 1573,) (1).

Les Turcs à Ptolémée (probablement Ptolémée XIV, fils de Cléopatre ✝ 30 avant notre ère et non Ptolémée l'astronome). Les Italiens à J. B. Porta (✝ 1549) ou à Galilée (août 1609, 1540) (2) ou à France Fontana (3). Les Hollandais à Jacob Métius 1608. Dans l'année 1655, l'ambassadeur hollandais à Paris paya le médecin Pierre Borel pour qu'il écrive un livre (4) et qu'il conclue que c'est le hollandais Zacharias Jansen qui l'a inventé en 1590. Borel nous raconte (5) aussi que, selon une lettre de Guillaume Boreel, ambassadeur hollandais, Jansen aurait présenté son premier microscope composé à l'archiduc Albrecht d'Autriche qui l'a envoyé en 1618 en cadeau à Drebbel (instituteur des enfants de Ferdinand II, empereur d'Allemagne) à Londres.

Cependant il existait des actes aux archives des Etats-Généraux de la République hollandaise qu'un certain France Lippershey lunettier à Middleburg a demandé un brevet d'invention pour un télescope inventé par lui, que l'autorité compétente lui a refusé, le 2 octobre 1608,

1. Brewster. Opticus London 1831, p. 466-468.

2. Voyez Kepler, Diss. cum nuncio sidereo etc. etc. Prague 1710.

3. Fontana. Novæ terrestrium et cœlestium observationes, Neapel, 1646.

4. De vero telescopii inventore, Hagæ 1655 4°.

5. *Loc citato*, p. 38.

avec le motif qu'un instrument pour un œil seulement ne peut pas être regardé comme une invention spirituelle et qu'il tâche d'abord de la perfectionner pour qu'on puisse s'en servir avec les deux yeux.

Bien que notre distingué ami et confrère, M. Théodore Klein ait déjà mentionné dans sa thèse en 1872 (1) que les auteurs de la michna ont déjà connu le télescope, on continue pourtant en France à regarder, selon Descartes (2), Métius comme le véritable inventeur de cet instrument (3).

Voici pourquoi Métius ne peut pas être accepté comme le véritable inventeur pas plus que les autres prétendants.

D'abord c'est Roger Bacon qui en parle (4).

L'anglais Yebb, éditeur de *Opus Majus* de Roger affirme positivement que Roger était en possession d'un télescope. Porta (5) soutient que Ptolémée s'est servi d'une longue-vue pour observer l'approche des vaisseaux ennemis, lesquels il put apercevoir d'une distance de 600 milles. On objecta que c'est une chose impossible, puisque la terre est ronde. Mais les milles ptoléméens sont égaux à ceux du talmud dont l'un vaut 1/4 h. environ, ce sera

---

1. *De l'influence de l'éclairage sur l'acuité visuelle.* Paris 1872, p. 49.

2. *Dioptrique* 1637. Au commencement du premier chapitre et page 41.

3. Voyez *Grand Dictionnaire universel*, vol. XIV p. Paris 1875, p. 1561 et *Grande Encyclopédie*, édition la plus récente, vol. XXII, p. 800.

4. *Opus majus*. London 1733, p. 357 et *Perspect.*, p. 158-59.

5. *Magia naturalis*, 1558, liv. XVIII.

alors un chemin de $\frac{600}{4}$ = 150 h. ou de 6 jours et demi.

Si ces milles sont des milles romains qui se composaient de 1.000 pas, le trajet se réduirait de moitié, soit : 3 jours et demi à peu près.

Mabillon rapporte de son voyage de l'Allemagne (1), qu'il avait vu à l'abbaye de Scheyern dans le diocèse de Freisingue une histoire scholastique de Petrus Comestor à la tête de laquelle étaient les figures des arts libéraux et que pour signifier l'astronomie, Ptolémée y était représenté, observant les étoiles avec une lunette comme nos lunettes d'approche. Celui qui a écrit le mémoire se nommait Chonradus et était mort au commencement du xiie siècle, comme l'a prouvé Mabillon par la chronique de ce monastère que Chonradus avait continué jusqu'à ce temps-là.

Examinons maintenant le passage de la michna cité par notre confrère.

... Il est arrivé une fois que, venant d'un voyage sur mer, leur vaisseau n'entra au port que dans la nuit du vendredi soir. Ils posèrent alors au Rabbi Gamliel la question : Nous est-il permis de débarquer ? (puisque nous sommes venu en samedi du dehors de la limite du chemin sabbatique). Il leur répondit : Oui, vous pouvez descendre, car j'ai eu la précaution d'examiner, et j'ai remarqué que nous avons été avant le crépuscule du soir dans la limite licite, c'est-à-dire en dedans des deux milles coudées réglementaires.

---

1. *Vetera analecta*, Paris, 1675 vol VI.

GUEMARA (1).

Il était enseigné : Rabbi Gamliel a eu une longue-vue par laquelle il pouvait voir et déterminer la distance de deux milles coudées par terre et de même sur la mer. Celui qui voudrait connaître la profondeur d'une vallée n'a qu'à se servir d'une lunette d'approche.

Rachi (né à Troyes dans la Champagne en 1040) explique : C'est une lunette composée d'un cylindre creux de manière qu'on puisse l'allonger ou raccourcir à volonté. Quand la lunette est allongée on voit à une distance moins longue que quand elle est courte. Celle de Rabbi Gamliel était orientée pour viser un point à la fin de 2000 coudées de distance. Or, pour mesurer la profondeur il faut d'abord déterminer sur la plaine la portée du télémètre. Après quoi l'ingénieur se place au bord de la vallée et regarde par le télescope son fond. Il se retire alors, reculant jusqu'à ce qu'il puisse à peine discerner le fond, de manière que s'il se retirait encore un peu, il ne l'apercevrait pas du tout. A ce point la profondeur de la vallée et le trajet du bord seront égaux à la portée de l'instrument.

Il faut encore ajouter que Jonathan Hacohen, juif érudit à Lunel (arrond. Montpellier) en 1200 donne la même explication que Rachi (2). De même Chananel à Kaironan (région centrale de la Tunisie) en 1000 (3) et Maïmoni-

1. *Loc. cit.* Eroubim 43 *b*.
2. Jonathan Hacohen. Explication sur Alfazi «Rif» Traité Euroubin.
3. Chananel. Explication sur la guemara. Traité Euroubin.

des à Cordoue (Espagne) en 1135-1202 (1). Ces deux derniers ajoutent encore que le cylindre était fait de cuivre.

On conçoit aisément qu'il ne peut s'agir ici d'autre chose que d'une lunette d'approche de notre temps. Et si dans celle-ci la longueur des instruments en considération des grands éloignements des objets à observer est négligeable, de sorte qu'on peut, sans grands inconvénients, supprimer le tuyau intermédiaire et rendre le réticule fixe ; dans celle du talmud, au contraire, comme on voit, le tuyau intermédiaire joue un grand rôle.

Mais nous nous souvenons bien d'avoir vu dans les « Décisions de Geonim » des VIII-X^es^ siècles, éditées il y a quelques années par Harcavey éditeur en Russie, d'après un vieux manuscrit, une autre explication avec une figure du télescope de Rabbi Gambiel. Malheureusement, ce livre ne se trouve à Paris qu'à la bibliothèque de « l'Alliance Israélite » (2).

Mais s'il ne nous est pas resté de l'antiquité le télescope ou microscope lui-même, il nous est parvenu au

---

1. Maïmonides. Explication sur la machina. Traité Euroubin.

2. Nous nous sommes présenté à la bibliothèque plusieurs fois pendant plusieurs semaines sans cependant réussir à avoir ce livre pour un quart d'heure. Il y avait toujours un nouvel obstacle ; tantôt le livre n'était pas à sa place, tantôt il était introuvable, tantôt le bibliothécaire était absent, etc., etc.

Nous profitons de cette occasion pour prier M. le Président de l'Alliance de bien vouloir faire cesser cet état de choses pitoyable et de rendre plus accessible cette belle bibliothèque, constituée par des dons volontaires en vue de propager la science et la littérature hébraïque. Il le pourrait faire d'autant plus facilement, ce nous semble, que le premier secrétaire payé est son plus proche parent.

moins, dans le dernier siècle, plusieurs débris de ces instruments aussi utiles pour la science.

Ainsi en 1834, on a trouvé dans une sépulture de Nole en Italie un verre plan-convexe enchassé d'or (1). Un pareil a été trouvé en 1854 à Pompei dans la rue Stabian, qui est visible dans le muséum de Naples. Egalement un plan-convexe était trouvé par Layard dans les ruines de Ninive, que le grand philosophe anglais, David Brewster a examiné et décrit (2). Une lentille biconvexe était trouvée en Angleterre en 1854 (3). Un autre de 0 m. 055 de diamètre à Mayence (4). Pline en parle (5). Déjà Euclide (+ 283 av. n. ère) a traité des principes de l'optique sur lesquels sont fondés les télescopes. Pline nous narre des choses merveilleuses d'une industrie de verrerie extrêmement développée dans son antiquité (6).

1. Heinrich Monticuli. *Die Anfertigung und die Nutzanwendung der farbigen Glaeser bei den Alten.* Berlin 1837, 4° p. 4.

2. Il écrit : It is obvious from the shape and rude cutting of the lens that it could not have been intented as an ornement ; we ar entitled, therefore, to consider it as intented to be used as a lens, either for magnifying, or for concentrating the rays of the sun, which it does, however very imperfectly. Layard. *Discoveris in the ruins of Niniveh and Babylon.* London, 1853, p. 197.

3. Cunig. *Journal of the Brit. Arch. Ass.*, XI. 1855, p. 144.

4. Bendorf und. Hirschfeld, Mitteilungen 1879 p. 151.

5. Pline raconte (Histoire Nat. liv. XXXVII, 10, 2.) d'avoir lu chez les médecins que le meilleur cauter est une boule de cristal exposée directement aux rayons solaires.

Invenio apud medicos, quæ sunt urenda corporum, non aliter utilius id fieri putare, quam cristallina pila adversis apposita salis radiis.

6. — Histoire Nat. liv. XXX VI

« Sidon fut jadis célèbre par ses verreries ; on y avait même inventé des miroirs de verre. Des auteurs disent que le verre de l'Inde se fait avec du cristal brisé, et que pour cela aucun ne peut lui être comparé. On assure que, sous Tibère, on découvrit une combinaison de verre telle, que cette substance aurait été flexible ; on détruisit aussitôt la verrerie de l'inventeur pour empêcher l'avilissement du cuivre, de l'argent et de l'or. Ce fait, longtemps répété, aurait besoin de vérification Qu'importe, au reste puisque, sous Néron, l'art du verrier inventa des procédés tels, que deux coupes assez petites, qu'on appelait ptéroses, furent vendues jusqu à six mille sesterces (= 1. 260 fr.),

Si, comme il paraît, Pline lui-même ne voulait pas ajouter grande foi à cette légende, nous lui viendrons en quelque façon en aide, car chose assez remarquable, le talmud et encore le Yerouchalmi (mais aussi le bably et le Midrach) qui était rédigé très loin de la patrie de Pline mentionne également ce verre flexible. Il dit : (1) Rabbi Youda fils de Loqra dit au nommé Rabbi Samuel fils de Nahman : Depuis la destruction du temple l'art de faire ce verre blanc et mince qu'on pouvait ployer est disparu. Enfin les Romains faisaient aussi toutes sortes de choses en verre. Ils savaient aussi le graver et le tailler. Achille Tatius nous décrit un cratère qui était taillé en profondeur, décoré de pampres de grappes et dont les raisins apparaissaient verts quand il était vide, rouge-foncé

1. Yerouchalmi Soucca IV, à la fin, Babli, Sota, au commencement Midrach Eica, ch. IV au commencement.

lorsqu'on l'avait rempli (1). Ils gravaient aussi en creux des inscriptions ou des dessins qu'on remplissait d'or et l'on ornait des scènes gravées.

Et on dirait encore qu'ils ne savaient pas faire des lentilles en verre ! Allons donc.

Sans vouloir entrer à cette place en discussion sur le sujet, il nous paraît pouvoir prouver facilement que les doctrines transmises par la tradition ont le même âge que le texte biblique lui-même, par ce seul fait que, tandis que ces déductions traditionnelles nous paraissent à première vue être parfois d'une érudition exagérée, basées sur des mots, des lettres, d'apparence superflus, même sur des points, de manière qu'on aurait grande tentation de dire que ce sont des raisonnements subtils, les mêmes commentateurs reconnaissent avec une franchise qui leur fait honneur, et prouvent par la science que la bible contient des mots tout à fait inutiles qui ne sont écrits que pour embellir et agrandir le texte du pentateuque. Par exemple (Lévit. XI, 3) : Tout ce qui a des pieds sabotés et bifurqués parmi les animaux ruminants vous pouvez le manger. Et voici que vous mangerez de tout ce qui est dans les eaux : tout ce qui a des nageoires et des écailles dans des eaux quelconques, soit dans les mers, soit dans les fleuves (Lévit. XI, 9) : Or, la michna (2) fait ici une remarque toute instructive qui fait estimer le caractère de ces loyaux talmudistes et qui prouve bien que le souci d'être d'accord avec les progrès de la science

---

1. Achille Tatius II, 3.
2. Nidda 51 *b*.

l'a presque remporté sur la considération de l'autorité du texte divin.

Ils disent : En y réfléchisssant bien, la bible n'aurait pas besoin d'ajouter « et pourvus de nageoires » si cela n'aurait été pour embroder et enjoliver le thème, puisque tout poisson à écailles a des nageoires, mais un poisson à nageoires peut n'avoir pas d'écailles. De quoi ils tirent aussi la conséquence pratique en permettant par exemple de manger un morceau de poisson dépourvu de nageoires, mais pourvu d'écailles, trouvé parmi des autres poissons licites.

De même ils disent : Tout ruminant pourvu de cornes est un ongulé avec des sabots fendus, mais il y en existent des ongulés à sabots bifidés qui n'ont pas de cornes.

Ces sentences hasardeuses nous paraissent d'une hyperbole excessive, d'une hardiesse inouïe que nous ne sommes pas habitués à voir autre part que chez eux. Comment voulaient-ils faire connaître quelque chose — et encore contre la bible sacrée — qui n'était même pas en leur pouvoir de vérifier ? Ont-ils vu toute la faune de la masse continentale du globe ?

Mais le premier voyageur intrépide les aurait pu démentir avec une pièce à conviction en main. Cependant ce n'était pas leur coutume de faire des propositions vaniteuses ; de se parer avec des hypothèses douteuses.

Mais tout doucement. Comme partout il nous faut, ici aussi, nous incliner devant leur haute autorité. C'est une soi-disant michna anonyme, irréfutable, dont la rédac-

tion remonte par conséquent à la plus haute antiquité, qui nous transmet ces aphorismes. Or, depuis ce temps quels immenses et importants progrès n'ont été réalisés successivement dans la connaissance de la terre et des mers ! Le nouveau monde et d'autres pays ont été découverts. Des forêts vierges abattues et mises à bas ; la terre même fouillée partout, les mers draguées dans tous les points et toutes les profondeurs. Des espèces animales nouvelles ont été trouvées ; des types d'animaux absolument inconnus ont été rencontrés : sans qu'on ait vu ce poisson pourvu d'écailles mais pas de nageoires et ce ruminant pourvu de cornes à la tête, mais avec des sabots non fendus, solipède.

Il paraît, en effet, ne pas exister ; de même que cette espèce d'intermédiaire entre le règne animal et le genre humain : l'homme avec la queue, si assidûment recherché depuis Darwin, n'est pas encore trouvé.

Nous avons pensé, en montrant l'état de la science de cette époque, de comparer les talmudistes aux savants des autres nations de leurs temps, mais nous ne trouvons rien de semblable chez les auteurs grecs et latins que nous puissions mettre en parallèle. S'il nous était permis à cette place d'établir des comparaisons nous devrions le faire avec la science actuelle. Bien que les auteurs talmudiques tranchent des questions d'une manière définitive que le monde scientifique d'aujourd'hui traite encore par les controverses les plus vives.

Qu'il nous soit permis encore de citer seulement un exemple.

Rabbi Chemeon, fils de Lakiche et Rabbi Yohanan sont

d'avis différent au sujet de la distance de l'éloignement d'un malade atteint d'une maladie contagieuse pour ne pas être infecté. Celui-là croit qu'il faut se tenir loin de quatre coudées. Celui-ci prétend qu'il ne suffit même pas de 100 coudées. Ils se mettent d'accord que quatre coudées suffisent bien quand le vent ne souffle pas, dans le cas contraire il ne suffit même pas de cent coudées (1).

L'idée que les talmudistes ont eu généralement de la doctrine de transmission des maladies infectieuses résulte de ce passage (2).

Rabbi Yohanan, président du tribunal (3), fit promulguer de temps en temps au public par des hérauts : Prenez garde aux mouches provenant des malades atteints de la maladie ρεὶὸρευ (morve, malieus humidus. Rotz, qui s'écrivit encore au moyen âge « Hroz » du grec avec un h aspiré) elles transmettent la maladie.

Rabbi Zeïre ne s'assit pas dans le courant d'air venant de cet endroit. Rabbi Elazar donna l'exemple de ne pas entrer dans la maison (où le malade vivait). Rabbis Amme et Asse n'ont pas mangé des œufs de cette cité (qu'on vendait au marché, probablement cuits).

Convaincu qu'il devrait aussi se trouver dans le talmud au moins une mention quelconque de la désinfection, nous avons longtemps cherché, mais sans succès ; à cette fin nous nous sommes adressé à notre distingué confrère M. Théodore Klein, qui passe pour un excellent talmudiste. Celui-ci, en effet, nous a aussitôt renvoyé sur une michna

1. Midrach rabba. Lévit. XVII au milieu.

2. Kethouboth 77 *b*.

3. Au commencement de notre ère.

de Quélim (1) où il est dit : un κίγκλίς = cancelle qui est fait avec un réservoir pour y mettre les vêtements est impur (qui a séjourné dans une maison où était un mort) mais non celui qui est en forme d'une ruche. Les commentateurs à l'endroit cité ajoutent et expliquent le mot κίγκλίς par un ustensile sous lequel on plaçait du soufre allumé pour désinfecter les objets mis dessus. Cette explication se justifie surtout par ce passage du Midrach (2) que nous avons trouvé après. Rabbi Levy dit : L'oreille vaut au corps humain autant que le κίγκλίς aux objets. Autant de choses que tu mets sur la cancelle, lorsque tu allumes les drogues dessous, ils imprègnent la substance, de même les 248 organes, composant le corps de l'homme, sont ranimés par l'oreille.

Cet ustensile de désinfection en forme de ruche est encore, en effet, visible sur une peinture de la fullonica de Pompeï. Il est fait comme une sorte de cage semi-ovoïde formée de baguettes d'osier qui partent d'un sommet unique en haut et qui sont maintenues écartées par des cercles horizontaux. Dans l'intérieur de cette cage on plaçait un réchaud contenant du soufre ou d'autres ingrédients allumés. Sur l'image on voit un ouvrier laveur l'apporter sur ses épaules, en la soutenant de la main droite, tandis qu'il porte de la main gauche une espèce de petit réchaud.

Or, les talmudistes admettaient la contagion par contact direct, la propagation par l'air, par les objets ayant

---

1. Quelim section XXII, *michna* 10 et *aussi Tossephta*

2. Deutéronome *rabba sect. X au commencement.*

été en contact avec le malade, même par les denrées alimentaires et même par les mouches.

La propagation par l'air des maladies contagieuses a été longtemps et est encore maintenant discutée. Brouardel croit bien à la propagation par l'air, mais pas à de grandes distances. Collin déclare qu'il est difficile de préciser la limite minima de diffusion atmosphérique du contage (varioleux) mais qu'elle est certainement inférieure à cent mètres (on dirait qu'il veut dire cent coudées), Grancher dit que la propagation par l'air seul n'existe pas même à la faible distance de 1 m. 50 (quatre coudées).

Nous avons devant nos yeux une brochure intitulée : *La Contagion par les Insectes* par le docteur J. Héricourt. Il n'y a pas longtemps qu'elle est imprimée, elle date seulement de 1899 Paris. L'auteur dit à la première page : « Depuis quelques années une notion a été introduite dans la science, qui ouvre sur la question des origines de la contagion un chapitre tout nouveau, dont le titre seul est bien suggestif. Il s'agit du rôle, non soupçonné jusqu'à ces derniers temps, que jouent les insectes dans le transport et l'inoculation des microbes pathogènes ».

« C'est à propos des dernières épidémies de choléra que les mouches ont été d'abord soupçonnées de jouer un rôle dans la dissémination des germes infectieux. L'hypothèse était ingénieuse ».

Oh ! oui, en effet, si ingénieuse qu'elle supporte déjà le respectable âge de près de deux mille ans ou encore plus.

Pour finir cette introduction, peut-être déjà un peu longue, nous nous permettons encore de signaler un fait

qui est à la fois aussi amusant qu'intéressant, de l'histoire de l'organisation de la médecine talmudique. Il mérite d'autant plus d'être commémoré que le talmud se trouve ici presque d'accord avec Pline (1). Néanmoins avec cette grande différence que, tandis que Pline nomme les médecins assassins qui se laissent acheter pour tuer de dessein prémédité leurs clients, empoisonneurs, captateurs frauduleux des testaments (2), le talmud le dit d'un ton de gaieté fine et spirituelle non pas sur tous les médecins, mais sur une secte de la dernière sorte seulement.

Au temps du talmud existaient trois sortes de médecins. Le rofa, médecin ; l'ouman, chirurgien et le goûra une sorte d'officier de santé ou herboriste. Tandis que les deux premiers ont été très respectés par les talmudistes, le dernier était caractérisé de la manière suivante : Le passage (3) dit : Le goûra est qualifié par les dix attributs suivants :

1. Il marche bouffi d'orgueil.
2. Il est outrecuidant.
3. Il est assis suspendu comme un gandin.
4. Il est un pleure-pain.
5. Il voit d'un mauvais œil (4).
6. Il mange comme un ogre (5).

---

1. Pline, Histoire Nat. XXIX, V. 5-8.

2. Voici l'origine de l'article 909 du c, civ. qui déclare le médecin incapable de profiter des dispositions entre vifs ou testamentaires, qu'un malade aurait faites en sa faveur.

3. Kedouchine 82 *a*.

4. Il désire qu'on soit malade, pour qu'il gagne de l'argent.

5. Il se fait inviter partout où il fait la saignée.

7. Il excrète peu (1).

8. Il est sujet à caution quant à l'adultère (2).

9. Il est soupçonné de vol (3).

10. Il est suspect de répandre le sang en vain (4).

Le talmud, cette vaste compilation, n'est pas une encyclopédie ou le traité d'une science profane quelconque et nous ne devons pas nous attendre à y trouver une dissertation sur un sujet de n'importe quelle branche de la science. Dans le cas contraire, le talmud eût été enseigné dans nos lycées, au lieu du grec et du latin, peut-être. Il est exclusivement consacré aux questions religieuses où les doctrines profanes différentes ne sont touchées que très superficiellement au besoin de la discussion religieuse, c'est pourquoi ils sont renfermés dans des bornes les plus strictes possibles. Les faits historiques concernant la science profane doivent donc être, par conséquent, recherchés avec grande attention et beaucoup de réflexions. Il faut aussi être bien pénétré de son esprit et le connaître bien, du commencement jusqu'à la fin. Il faut surtout avoir une instruction aussi solide qu'étendue dans toutes les branches de la connaissance humaine.

Malheureusement, depuis la clôture définitive de la rédaction de cet immense recueil, et déjà avant, les juifs, dans la diasphore, sous l'influence des persécutions tyran-

1. Au festin qu'on fait au jour de la saignée, on ne mange que des choses très bonnes, très assimilables.

2. Il fait la cour aux femmes qu'il soigne.

3. Il leur vend des parures et parfums qu'elles paient de l'argent de leurs maris.

4. Il persuade de se faire faire la saignée sans nécessité et retire du sang plus qu'il n'en faut, pour affaiblir son client.

niques, massacres et pillages qu'ils ont eu à subir, ont abandonné et oublié peu à peu la méthode talmudique de l'enseignement. Les Israélites se divisaient en trois parties, peut-être même sans s'en douter. Les uns se rejetaient avec ardeur vers l'étude de la loi divine, la tora exclusivement et devenaient des fanatiques avec des passions religieuses, tandis que les autres se tournèrent ostensiblement aux recherches scientifiques, profanes seuls et devenaient des fanatiques avec des passions libérales ; chacune de ces deux parties voudrait naturellement faire accréditer ses idées, faire triompher ses opinions et imposer sa croyance à cette troisième partie qui pratique sa religion sans s'occuper de la doctrine du tout.

De cette façon le plus grand ennemi que le judaïsme a eu à redouter est né dans son sein même. Voilà pourquoi il n'y a que très peu de personnes, rabbin comme savant, pouvant se vanter de bien comprendre le talmud. Celui qui est versé dans la science ne l'est pas dans la théologie talmudique et vice-versa. Voilà le point de difficulté pour des recherches historiques.

Pour se frayer le chemin et écarter les obstacles, pour mieux comprendre le talmud et profiter de ses immenses ressources scientifiques, il nous faut mettre la science qui est à notre disposition au service de la guemâra.

Si nous connaissons maintenant les traités classiques de Sappey, Kölliker, Waldeyer sur les poils, nous comprenons bien le passage talmudique concernant les poils et leurs follicules. Cependant ces remarques sur le développement des poils et leurs follicules ont été aussi, avant ces auteurs de notre temps, d'une importance religieuse con-

sidérable, puisque l'âge de discernement, la faculté de juger de la valeur de ses actes commence, selon les talmudistes avec l'apparition dans la période de la puberté de deux poils assez longs pour qu'on puisse toucher leur racine avec leur extrémité supérieure, ou avec la formation de deux follicules seuls, sans poils. D'autre part, si Métius ou Galilée n'avait pas — peut-être — réinventé la lunette astronomique ou terrestre nous n'aurions pas compris quel « tube » Rabbi Gàmliel aurait pu avoir pour mesurer les distances ; il était toutefois très nécessaire de le connaître pour déterminer la limite extrême de la distance licite pour marcher hors de sa demeure le jour de Sabbat (Actes I, 12) puisque celui qui la dépassait avec intention, par témérité, était puni par le tribunal juif de la peine de lapidation.

Nous avons vu quelles sont les ordonnances bibliques et quelques-unes de leurs casuistiques concernant la femme menstruée et dont la transgression était prohibée sous la peine la plus sévère que la loi judaïque connaisse « l'extermination du milieu de son peuple ».

Les différentes couleurs du sang qui peuvent démontrer que c'est la menstruation, le siège du flux, étaient déterminées par le texte divin lui-même et maintenues dans la mémoire par la tradition. Tout cela les a forcé de bien connaître l'anatomie et la physiologie des organes génitaux.

Les ont-ils connues ? C'est ce que nous allons étudier. Mais nous n'imposerons pas notre déduction. En nous servant du texte dont nous donnerons seulement la traduction juste avec l'explication nécessaire, le lecteur pourrait se faire lui-même ses idées là-dessus.

Puisque ce travail est destiné non seulement à être une contribution modeste à l'histoire de la médecine, mais aussi à donner une explication scientifique sur une page de michna et guemâra qui était jusqu'aujourd'hui interprétée par chaque commentateur d'une façon différente, tantôt par ignorance dans la science médicale de ses auteurs, mais tantôt aussi par l'état de jachère où la médecine se trouvait pendant plusieurs siècles, nous nous trouvons dans la nécessité fâcheuse, avant d'entrer dans le sujet même, de reproduire ici des choses bien connues, tantôt seulement par les médecins, tantôt par les docteurs talmudiques seuls.

Cette reproduction est indispensable pour assurer la compréhension de toutes les parties. Nous faisons bien humblement nos excuses pour la liberté que nous allons prendre à leur égard respectif, et nous commençons par donner une notion anatomique et physiologique des organes génitaux de la femme aux talmudistes.

Supposons la femme couchée sur le dos, les cuisses fortement écartées. Nous envisagerons seulement deux régions, les seules qui nous intéressent. L'une sur la paroi abdominale, bien au-dessous de l'ombilic, au-devant de la symphyse pubienne, limitée latéralement à droite et à gauche par le pli de l'aine. L'autre entre la face interne des cuisses, l'ouverture de l'anus en bas et la symphyse pubienne en haut.

Sur la première, que les anatomistes appellent *région pubienne*, nous remarquons une éminence arrondie qui est glabre chez l'enfant, mais qui commence à se couvrir de poils longs, frisés, à la puberté que les docteurs talmu-

diques nomment זקן התחתון = la barbe inférieure (1). Cette élévation de la peau est le pénil ou mont de Vénus (chez les allemands mont veneris = Schamberg et chez les talmudistes כף ou גב) [Selon Rachi (2) גב est la partie antérieure de la région périnéale postérieure, entre l'anus et la vulve] (3).

Sur l'autre espace, région périnéale, se trouve la vulve (all. rima pudendum muliebris = äussere Scham בית החיצון = la chambre de laideur בית התורף = la chambre externe chez les talmudistes (4).

La vulve comprend les grandes et les petites lèvres, le clitoris et l'hymen. Les grandes lèvres *all.* labia pudendi externe ou labia majora, grosse Schamlippen, en hébreu שופתא (5) sont deux replis cutanés situés en arrière du mont de Vénus et bordent sur les côtés l'orifice vulvaire. Les extrémités supérieures de ces lèvres se réunissent en haut et on appelle cette réunion *commissure supérieure de la vulve ;* les extrémités inférieures, réunies en bas sont nommées : la *fourchette.*

La face externe des lèvres est convexe, répond à la face interne des cuisses et est recouverte de poils. Les petites lèvres, encore appelées nymphes (all. labia pudendi minora ou interne : Wasserlefzen en hébreu également שיפיות = lèvres) (6) forment aussi deux replis cutanés situés en dedans des grandes et entourent les orifices de la vulve ; c'est-à-dire l'orifice vaginal et l'orifice uréthral.

1. Sanh. 8, 1 p. 68 *b.*
2. Nidda 52 *b*, Sanh. 30 *b*. Ber. 70 *b*,
3. Yerouch. Sanh. VIII au commencement.
4. Yerouch. Nidda II au commencement, Nidda babli VIII, 1. Nidda 57 *b*. Chabb. 64 *b*.
5-6. Yerouch. Yeb, VI et autre part.

Espace interlabial.

Lorsque la vulve est fermée, les bords des lèvres touchent l'un à l'autre, nous ne voyons qu'une fente allongée de haut en bas, toujours supposant la femme couchée sur le dos. Ecartons maintenant les lèvres nous découvrons un espace elliptique ou ovalaire. Au fond de cet espace ovalaire, nous trouvons 1, le *vestibule*, 2 le méat urinaire et 3, l'orifice inférieur du vagin, fermé chez les vierges par une membrane perforée par une fente ovale permettant le passage du doigt chez la fille pubère ; cette membrane est l'hymen, en hébreu בתולים (1).

Le vestibule est un petit espace triangulaire entre le clitoris en haut, le méat urinaire et l'orifice inférieur du vagin en bas, les petites lèvres sur les côtés.

Les Allemands désignent avec vestibule ou pronaus-Vorhof, l'espace entre les petites lèvres, commencé en haut par un angle aigu s'élargissant au milieu et se rétrécissant en bas à la commissure inférieure. Henle décrit sous le nom de vestibule tout l'espace compris entre les grandes lèvres. Nous verrons quelle partie les savants talmudiques ont désignée sous le nom de vestibule.

Pour continuer cette description supposons maintenant la peau et la couche musculeuse enlevées, nous voyons la vessie urinaire (hébreu שלחופית que Rachi reproduit par le mot français vessie (2) ou בית השתן la chambre d'urine).

La surface postérieure de la vessie adhère au vagin et à peine aussi l'utérus, de cette façon il se forme à la

1. Deutéronome XXII, 14.
2. Ab. Sara 40 b. Houlin, 48 b. et 55 b.

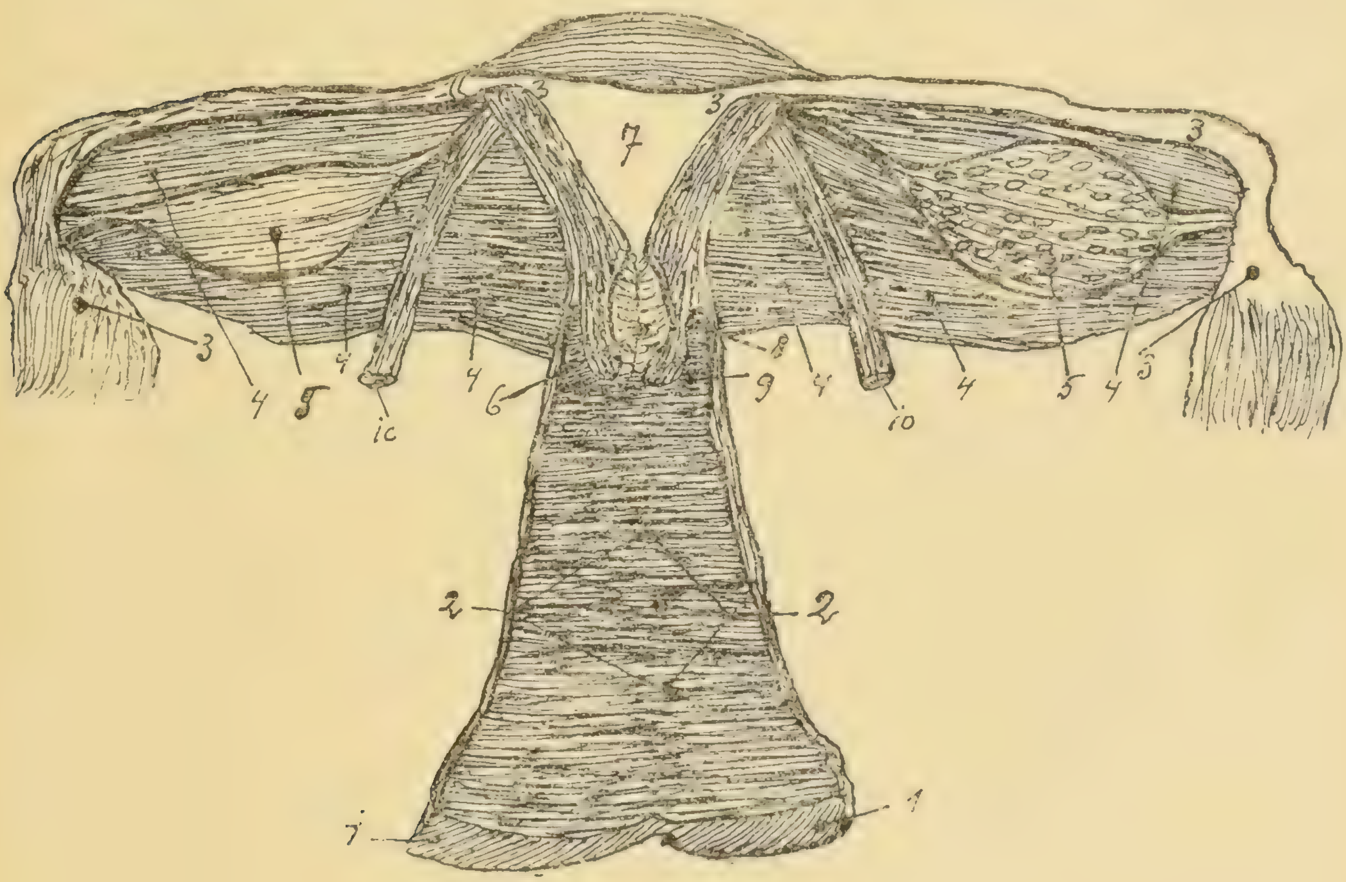
face postérieure de la vessie une cavité appelée cul-de-sac vésico-utérin, où s'interpose habituellement, quand la vessie est vide, un paquet plus ou moins volumineux d'anses intestinales. Enlevons aussi la vessie et nous nous trouvons devant l'utérus et ses annexes. Recommençons où nous en sommes restés, c'est-à-dire à l'entrée du vagin, fermé par cette cloison imparfaite : l'hymen, chez les vierges. Nous remarquons, en dehors, le vagin dont l'extrémité supérieure s'insère autour de l'utérus, à l'union de son tiers inférieur qui est tronqué et s'appelle *col*. Celui-ci finit un peu plus haut que l'insertion vaginale par une ligne de démarcation rétrécie circulairement, mais ce rétrécissement circulaire, qui a reçu le nom d'isthme de l'utérus, s'efface peu à peu après la puberté. L'utérus lui-même se présente à nos yeux, en dehors, sous la forme d'un cône aplati dont la base regarde en haut et dont le sommet qui est le *col*, comme nous l'avons vu, s'engage dans l'orifice supérieur du vagin ; il est alors triangulaire et a par conséquent deux faces, antérieure et postérieure, deux bords latéraux et deux extrémités, l'une supérieure et l'autre inférieure.

L'extrémité inférieure se continue dans le col, au niveau de l'isthme, l'extrémité supérieure est large et se continue sur les côtés avec les bords latéraux où elle forme deux angles sur lesquels prennent naissance les trompes.

Les trompes de Fallope (1525-1562 élève de Vesal) (Eielciter, Muttertrompete ou aussi meatus seminarius chez les All ; chez Maïmonides (1135-1202). שבילים = viaductes (1). sont deux conduits dont l'une des extrémités

1. Maïmonides. Explication sur la michna Nidda 17 *a*.

débouche dans la cavité de l'utérus par un petit orifice arrondi qui s'appelle ostium uterinum. Les autres extrémités, les externes, finissent par un élargissement, pavillon, nommé par Henle ampoule, flottent librement dans la cavité du petit bassin sur le côté de l'utérus. Au-dessous du pavillon se trouvent les ovaires (all. Eierstock et chez Maïmonides simplement ביצים = œufs (1). Les ovaires sont maintenus en place par un cordon de faisceaux musculaires nommé ligament utéro-ovarien, qui s'étend de l'extrémité interne de l'ovaire à l'angle de l'utérus.



1 Lèvres.
2 Vagin.
3 Trompe de Falloppe.
4 Ligaments larges.
5 Ovaire.
6 Cavité du col et arbre de vie.
7 Cavité utérine.
8-9 Cul-de-sac.
10 Ligament rond.

1. *Loc. citato.*

L'utérus est attaché très fermement par sa face postérieure en bas au rectum, mais en haut il se forme entre le rectum et l'utérus une cavité qu'on nomme cul-de-sac recto utérin ou de Douglas, dans laquelle se trouve normalement des anses intestinales.

Nous enlevons maintenant l'organe avec ses annexes tout entier et nous faisons une coupe frontale juste au milieu, c'est-à-dire de manière que nous ayons une surface antérieure du segment postérieur et une surface postérieure du segment antérieur. La figure nous montre la face antérieure du segment postérieur. La trompe et l'ovaire droits, sur la figure gauche, étant dans un plan plus arrière, la trompe et l'ovaire gauches n'étaient pas touchés par la coupe.

Nous allons étudier sur la figure la disposition des organes génitaux en dedans, en commençant par la vulve.

Nous avons vu dans la vulve l'orifice inférieur du vagin. C'est là où commence le vagin (all. Mutterscheide). Nous suivons sa surface interne dont la muqueuse est très plissée transversalement et qui présente de véritables saillies que les anatomistes nomment *les colonnes rugueuses du vagin.*

A son extrémité supérieure le vagin s'insère autour du col de l'utérus, à l'union du tiers inférieur avec ses deux tiers supérieurs.

Par la disposition particulière de l'insertion se forme une rigole circulaire que l'on désigne sous le nom de cul-de-sac du vagin (all. fornix vaginal, Scheidengewölbe). Cette rigole péricervicale se divise en une partie antérieure, une postérieure et deux parties latérales. Tandis

que *le cul-de-sac antérieur est à peine remarquable, les culs-de-sac latéraux deviennent continuellement plus profonds jusqu'au cul-de-sac postérieur qui est déjà appréciablement assez profond*, car le vagin remonte à la face postérieure du col, plus haut qu'à la face antérieure.

Le col de l'utérus (all. cervix uteri, Gebarmutterhals) revêt la forme d'un cylindre. A cause de l'insertion du vagin à son pourtour, on le divise en un segment sus-vaginal, segment vaginal et un segment intra-vaginal. La partie intravaginale est appelée museau de tanche (all. Schleienmund des Scheidentheiles des Gebaermutter) parce qu'elle est percée d'un orifice arrondi ou en forme de fente transversale qui conduit dans la cavité utérine, c'est l'orifice inférieur du col (all. untere oder äussere Muttermund). Le segment extra-vaginal en haut se continue avec l'utérus et est rétréci à l'union, comme nous avons vu, par un resserrement circulaire qui s'appelle isthme. Dans l'intérieur de cette isthme se trouve un orifice très rétréci, plus que l'orifice externe du col, c'est l'orifice interne (all. innerer Muttermund). De cette manière la cavité utérine se divise parfaitement en deux parties, la cavité du corps et la cavité du col. Celle-ci présente sur ses faces antérieure et postérieure, en son milieu, une saillie longitudinale sur laquelle s'implantent latéralement, à droite et à gauche, des saillies secondaires obliques. Ces saillies sont déterminées par des faisceaux musculaires et couvertes par la muqueuse. On les nomme depuis Winslow (Paris 1669-1760) l'arbre de vie (all. Lebensbaum). La cavité du corps est triangulaire comme le corps lui-même. Aux deux angles supérieurs s'ouvre

deux orifices qui répondent à l'abouchement des trompes dans la cavité utérine.

Tous ces organes, utérus, jusqu'au col, les trompes, les ovaires, sont couverts de haut en bas par *une membrane* qui fixe l'utérus aux parois de l'excavation du bassin.

Cette membrane est composée des ligaments larges qui revêtent l'utérus sur sa face antérieure et sa face postérieure et qui s'appliquent l'une à l'autre pour se porter ensuite vers les parois latérales du bassin. Ici, sur les côtés latéraux de l'utérus, les ligaments larges revêtent les trompes qui sont en haut et qui forment des côtes, et un peu les ovaires qui sont plus bas.

Les artères principales de l'utérus comprennent l'artère utéro-ovarienne et l'artère ovarienne. L'artère utérine, branche de l'artère hypogastrique, descend dans la base du ligament large et se porte transversalement vers *la partie latérale du col* qu'elle atteint au niveau de *l'insertion vaginale*. Là elle se réfléchit de bas en haut et longe le bord correspondant de l'utérus, *où elle jette sur les deux faces de nombreuses branches à direction transversale. L'artère ovarienne*, branche de l'aorte abdominale, descend vers les bords externes des ligaments larges et aborde l'ovaire au voisinage de son angle externe.

Physiologie.

Génération et Fécondation

Voici quelques traits de la doctrine physiologique ; de la fécondation et de la génération adoptées par les savants de notre temps, tels que les montrent aujourd'hui les

travaux des observateurs récents les plus remarquables.

De la part de la femme. L'ovaire se compose de deux parties, un noyau central, substance médullaire, une écorce qui fait le tour. Dans celle-ci se trouvent les follicules de Graaf ou les ovisacs.

L'ovisac ou follicule de Graaf (all. Eichen) est un ovule entouré d'une couche de matière épithéliale sur laquelle est encore ajoutée une enveloppe extérieure « *theca folliculi* ». Il peut mesurer jusqu'à un centimètre de diamètre. Il forme alors une vaste vésicule. Quand ce follicule est bien agrandi et devenu mûr, il se rompt et expulse l'ovule contenu, évènement qui arrive pour la première fois à l'âge de la puberté et coïncide régulièrement avec le milieu de l'écoulement menstruel, car au moment où la vésicule ovarienne arrive à la maturité, la muqueuse utérine s'hypertrophie, ses vaisseaux se dilatent anormalement, puis se rompent partiellement, donnant lieu à une hémorrhagie ; la couche superficielle de la muqueuse se desquame et se mêle au sang.

Une fois l'ovule sorti de l'ovisac rompu, la trompe de Fallope, qui est un conduit mobile, contractile et érectile, se penche et se rapproche de l'ovaire par un acte sympathique ou réflexe, entoure l'ovaire et reçoit l'ovule au moment même de la rupture de l'ovisac.

Laissons l'ovule dans le pavillon de la trompe et voyons ce qui se passe de la part de l'homme.

Au temps de la puberté les testicules (Hoden all.) commencent à élaborer le sperme qui contient les spermatozoïdes (all. Saamenfaeden) Ceux-ci sont de petits corps mobiles formés d'une partie renflée, la tête, et

d'une partie mince et effilée, la queue. Ils se montrent doués de mouvements rapides et conservent ces mouvements même au dehors des vésicules séminales pendant plusieurs heures. Le sperme sécrété parcourt les voies spermatiques, l'épidyme et le canal déférent et arrive par vis-à-tergo et par contraction des fibres musculaires de ces conduits aux vésicules séminales qui se trouvent en arrière de la vessie urinaire où il est recueilli.

Chez la femme, la trompe contenant dans son pavillon l'ovule et chez l'homme les vésicules séminales gorgées de sperme, augmentent la passion sexuelle, suscitent le désir et le besoin de l'accouplement pour accomplir l'acte de la génération. L'ovule et le sperme sont prêts à la rencontre.

Le pénis devenant, à cause de l'excitation sensuelle et spinale plus volumineux et plus dur par l'érection, est introduit entre les lèvres dans le vestibule et le vagin et par des mouvements d'impulsion, en oscillant le bassin en avant et en haut, le pénis frotte contre les parois du vagin, la pression que lui font subir ces parois élastiques avec les colonnes rugueuses détermine un degré suprême de sensation voluptueuse qui se termine du côté de l'homme par l'éjaculation du sperme.

Avec l'émission du sperme dans le vagin par l'éjaculation, l'acte de la fécondation n'est pas encore arrivé à son terme, il est, en effet, nécessaire que les spermatozoïdes passent du vagin dans la cavité utérine. Pour cela la femme vient en aide. Pendant l'orgasme vénérien il se produit des mouvements péristaltiques, réflexes et contractions des trompes et de l'utérus, provoquées par l'ex-

citation des nerfs génitaux. Par suite de sa contraction énergique, l'utérus se redresse et s'abaisse plus profondément dans le vagin, touche avec son museau de tanche le pénis. La cavité utérine, très rétrécie par les contractions, se dilate en retour et aspire le sperme quand l'excitation génitale cesse et l'utérus remonte à la position normale qu'il a eu pendant le repos.

Cependant cette aspiration active de l'utérus n'est nullement nécessaire. Les spermatozoïdes peuvent, en vertu de leurs mouvements propres, entrer dans l'utérus encheminant le long d'un filament du mucus qui pend d'ordinaire hors de l'orifice vaginal du col.

Une fois les spermatozoïdes dans la cavité utérine, ils remontent sur la paroi utérine et parfois de la trompe par leur migration *jusqu'au pavillon où ils rencontrent l'ovule en* marche vers l'utérus.

Un spermatozoïde pénètre par la tête dans l'ovule. La copulation du spermatozoïde avec l'ovule a eu lieu. La fécondation est faite. L'ovule fécondé avance toujours dans la trompe vers l'utérus, arrive dans sa cavité, s'y insère sur la paroi nettoyée par la menstruation et s'y développe.

Fécondation artificielle.

Il convient d'intercaler ici une petite remarque.

Lorsque la stérilité d'une femme paraît tenir par exemple à un rétrécissement du col utérin, mettant obstacle à l'ascension des spermatozoïdes, le médecin peut faciliter le contact des éléments ovulaires et spermatiques en aidant ou en remplaçant complètement les actes naturels de la copulation. En 1780 l'abbé Spalanzani fit l'application

scientifique en injectant dans le vagin d'une chienne du sperme de chien au moyen d'une seringue. Cette opération de fécondation artificielle était pratiquée pour la deuxième fois par Hunter en 1799. Oubliée jusqu'à ces dernières années, la question a été reprise en France par Girault à Paris en 1837, et faite par lui fort heureusement. Depuis cette époque un grand nombre d'auteurs l'ont exécutée avec plus ou moins de succès.

Le procédé le plus efficace paraît consister à aller recueillir directement le sperme dans le vagin immédiatement après le coït et à le porter dans la matrice.

On se demandera, attendu que, comme il paraît, toutes les nouveautés se trouvent dans le talmud : La guemâra admet-elle la possibilité d'une opération semblable avec chance de succès ? *Mais oui*. Disons-nous. La conseille-t-il, le talmud, cette fécondation artificielle ? Non, à notre connaissance. La défend-il ? Non plus. Tout ce que nous savons c'est que le talmud est encore, quant à ce sujet, plus perspicace ; il conclut dans une question de médecine légale, à la possibilité d'une fécondation accidentelle, même par un hymen intact, par exemple une jeune fille vierge peut bien concevoir dans une baignoire par les spermatozoïdes déversés dans l'eau par l'homme qui s'y est baigné avant elle (1).

Voici maintenant une esquisse des ordonnances et préceptes tant bibliques que rabbiniques concernant la vie conjugale dans la période cataméniale.

1. Hagnigah 15 *a* et *b*.

I

La guemâra (1) dit : Les rabbins ont enseigné : « Vous mettrez les fils d'Israël en garde contre ce qui pourrait les souiller » (Lévit. XV, 31). Voilà de quel verset Rabbi Auchia déduit un avertissement aux Israëlites qu'ils ont le devoir de se retirer de leurs femmes, de ne les pas cohabiter, pendant une période avant l'apparition « des symptômes avant coureurs » des règles, qui sont généralement connus sous la dénomination « molinima menstrualia ».

Cette période, de quel espace de temps est-elle ?

Raba dit, un jour ou une nuit.

Ces symptômes avant-coureurs se manifestent par les troubles suivants.

La femme ressent une fatigue générale, elle est très abattue. La lassitude et l'abattement se traduisent par un bâillement avec pandiculation, éructation et émission de gaz par l'anus. Elle a de la fièvre, de la colique utérine — l'utérus est congestionné et contracté — de la colique abdominale à la région ombilicale ou sacrée (2).

II

La femme est obligée de se bien observer afin de savoir exactement à quel moment précis (si ses époques sont régulières) elle est habituée à avoir le flux (3).

---

1. Nidda 63 *b*. Jeb. 62 *b*. Schewouauth 18 *b*.

2. Nidda 63 *a*.

3. Nidd 11 *a*, 43 *a* et *b*. Rabénou Achar à la fin de Nidda.

III

Si la femme a senti l'excrétion menstruelle sourdre de la paroi utérine, peu importe si la cause de cette menstruation est naturelle, comme d'habitude, ou accidentelle, comme par exemple, si elle a sauté par bonds (1) ou parce qu'elle a mangé de l'ail, des oignons ou machonné du poivre (2). Cette femme est considérée comme menstruée, par conséquent, impure. Même dans le cas où elle n'aurait remarqué qu'une gouttelette pas plus grande qu'un « grain de moutarde » (3), ou encore moins grande (4) et que cette goutte se serait arrêtée dans le vagin ou vestibule sans avoir passé en dehors (5).

IV

Mais la femme n'est pas regardée comme réglée, par conséquent, elle est pure :

1. Si le sang ne provient pas des parois de la matrice (6), soit qu'il vienne des parois vaginales seules (7), soit qu'il ait pour origine n'importe quelle autre partie du corps, même dans le cas où il remplacerait le flux périodique (8).

---

1. Nidda 11 *a*.
2. Nidda 63 *b*.
3. Ber. 31 *a* Nidda 66.
4. Nidda 40 *a*.
5. *Loc. cit.*
6. Nidda 41*b*. Maccoth 14*b*.
7. Nidda 41*b*. et 66*a*.
8. Rabenou Achar Nidda X. 9 au nom de Torath Cohanime.

2. Elle n'est pas impure, si le sang ne passe pas par l'orifice naturel de l'utérus (1), soit qu'il traverse, en sortant par un speculum introduit dans la cavité utérine (2), soit qu'il se déverse par une ouverture accidentelle ou faite volontairement, comme par exemple ce qui arrive dans l'opération césarienne (3).

V

Dans tous les cas, elle n'est pas regardée comme ayant l'écoulement cataménial, si le liquide provient de la cavité de l'organe à cause d'une plaie, néoplasme ou choses semblables (4).

VI

Une fois la menstruation établie, la femme est impure. Il est défendu à son mari 1° de s'amuser avec elle (5) 2° de la toucher « même du petit doigt » (6), 3°, de lui passer dans sa main un objet quelconque ou de prendre quelque chose de sa main, de peur qu'il ne la touche (7). 4° de manger avec elle à la même table sans signe quelconque entre les deux couverts (8). 5° de lui verser

1. Nidda 41 *b*.
2. Nidda 21 *b*.
3. Nidda 40 *a*.
4. Nidda 15 *a*.
5. Maïmonides Hilkoth Assoura ouboué h. XXI.
6. Tossephta Chabb. 13, Maïmonides *loc, cit.* h. XI.
7. Rachi Kethoub. 61.
8. Chabb. 11 *b*.

à boire (1), 6° et de boire, en sa présence, le reste de sa boisson (2), 6° de contempler « son talon » nu, à plus forte raison les autres parties du corps qui sont habituellement recouvertes (3), 8° de coucher avec elle dans le même lit, même étant tout habillés (4). 9° Si le mari est médecin et si elle est malade, il lui est défendu de toucher sa main afin d'observer le pouls, sauf dans le cas où il y aurait danger de mort et s'il n'y a pas d'autre médecin (5). Selon Maïmonides et Beth Yosef il lui est interdit même dans ces cas (6), 10° de lui verser de l'eau sur le corps pour la laver (7).

VII

Il faut encore ajouter qu'au temps de l'existence du temple il était défendu à la femme d'entrer dans le sanctuaire central et de toucher aux offrandes, auquel cas celles-ci devaient être brûlées (8).

Il était même défendu à n'importe quelle personne de toucher aux objets qui auraient pu être en contact avec les femmes pendant leur isolement, tels que vêtement, lit, etc. etc., avant qu'ils aient été blanchis (9).

Ces interdictions concernant le sanctuaire et les offran-

1. Kethoubauth 61 *a*.
2. Tour et Maïnonides *loc. cit.* halaka XI.
3. Tour, (Rachbou, Teroumauth Halechem) CXCV Ned. 20 *a*.
4. Chabb. 11.
5. Beth Jossef ch CXCV, § 17.
6. Tour et Beth Josef Art. CXCV.
7. Kethoubauth. 61 *a*.
8. Lévit. XXII, 12.
9. Lévit. XV, 26.

des sont nécessairement tombées aujourd'hui en désuétude par la force des choses.

VIII

Dans le crépuscule du soir du 5e jour après l'apparition de l'écoulement menstruel, si la femme est complètement délivrée de son flux, elle doit prendre autant que possible un grand bain; dans le cas de grande difficulté, elle lave bien ses organes génitaux seuls (1). Elle met sur elle et sur le lit des linges propres, sans la moindre tache, et commence dès le lendemain à compter sept jours consécutifs (Lévit. XV, 28).

Pendant ces sept jours elle s'examine bien deux fois par jour (matin et soir).

Cet examen consiste à passer une houppe de laine bien lavée ou une touffe de coton dans le vestibule et le vagin aussi haut que possible et cela dans toutes ses anfractuosités. Une seule rechute ou même la moindre tache sanguine trouvée sur la touffe ou même sur elle, sur son linge ou sur le lit nécessite un recommencement de la supputation d'une septaine de jours, pendant laquelle il faut suivre les mêmes règles et observer les mêmes lois concernant le rapport conjugal.

On conçoit aisément la grande importance pour les docteurs talmudiques de discerner le sang d'une espèce animale de celui de la menstruation.

Le septième jour du soir elle n'est pas encore apte d'être cohabitée qu'après la pratique d'une foule de lois cérémoniales dont la principale est l'immersion dans des

1. *Rema Jorea Dea* art. CXCVI § 3.

conditions déterminées par la tradition rabbinique et qui commence par l'ablution.

Elle doit *prendre un grand bain chaud*, se laver pendant au moins 30 minutes afin qu'il ne reste pas sur toute l'étendue du corps la moindre souillure qui puisse « séparer » l'eau du corps, pour cela elle doit ôter les bagues, boucles-d'oreilles et toutes sortes de choses qui pourraient se trouver sur le corps, soit intentionnellement, comme par exemple un pansement ou onction, ou accidentellement comme la croûte d'une plaie (1).

Si une femme a des phtirius inguinalis morpions ils doivent être soigneusement recherchés, bien lavés à l'eau chaude et grattés avec les ongles (2).

Elle doit se laver les cheveux à l'eau chaude et non à l'eau froide, car l'eau froide tient les cheveux joints (3); elle doit se peigner (4), se couper les ongles et bien nettoyer la souillure sous inguinale. Après ces préparations elle s'immerge dans de l'eau aussi propre que possible.

Si deux cheveux sont restés collés l'un à l'autre par une matière de saleté quelconque (5) ou un des dix ongles non coupé par oubli (6) ou l'excrétion des yeux restée dans l'angle interne de l'œil (7) l'immersion est nulle et de nul effet.

Par un commandement biblique la femme est obligée d'examiner scrupuleusement la tête et le corps après l'ablution et avant l'immersion pour voir s'il n'y est resté aucune tache d'une matière quelconque (8).

1. Nidda 67.
2. Jorea Dea art. 188 § 47.
3. Nidda 66 *b*.
4. B.Kama 82. Ordonnonn. d'Esdras.
5. Tossephta Miquaauth c. XVIII.
6. Jorea Dea art. 188 § 20.
7. Nidda 67 *a*.
8. B. Kamma 82.

Qu'on veuille bien nous excuser de ne pas vouloir démontrer ici comment l'observation rigoureuse de ces préceptes peut contribuer à une relation conjugale des plus étroites possibles. Nous laissons plutôt ce soin aux psychologues et aux philosophes. Qu'on pense seulement quelle source de plaisir ce pourrait devenir, si le mari, après une abstinence forcée et volontaire, retrouve sa femme après la période de 12 jours,au moins,de sa maladie habituelle, bien nettoyée et parée. Il nous semble que c'est ici qu'il faut chercher le secret de la vie paisible des familles juives.

D'ailleurs nous sommes aussi parfaitement d'accord avec l'avis du distingué grand-rabbin de France, M. Zadoc Kahn, qui déclarait que « jamais la loi de Moïse n'indique comme motif des prohibitions un intérêt d'hygiène, mais purement un intérêt de sainteté, de pureté et à ce titre elle ne s'impose qu'aux sectateurs de Moïse » (1).

En effet, une loi divine ne peut avoir que des motifs surnaturels, peu importe quelles sont les déductions et quels sont les résultats finaux pour la vie terrestre qui peuvent découler de son observance ; pourvu naturellement que cette loi ne soit pas en contradiction avec les principes de l'existence, du bien-être du peuple pour lequel elle était ordonnée. En général la bible elle-même déclare bien nettement et solennellement (2) : « A la fin, après que tu auras compris ces lois, que tu les auras observées et pratiquées l'Eternel ton Dieu observera

1. Rochard, *Encyclopédie d'Hygiène*, Paris 1897, vol. VIII, p. 148.

2. *Deutéronome*, VII, 12.

envers toi l'alliance et la miséricorde qu'il a jurées à tes pères. Il t'aimera, te bénira, tu te multiplieras, il bénira le fruits de tes entrailles et le fruit de ton sol, ton blé, ton vin, ton huile, etc. etc.

Et (1) L'Eternel détournera de toi toute maladie etc., etc. Autre part (2): Vous les observerez (les lois) et vous les exécuterez, *car c'est là votre sagesse et votre intelligence aux yeux des peuples, lorsqu'ils auront compris ces lois diront* : Cette grande nation seule est un peuple sage et intelligent.

En réalité qu'en disent-ils ? Nous ne relevons que deux personnes d'une autre nation, les plus récentes, qui se sont exprimées à ce sujet :

M. le Dr Noël Guéneau du Mussy, Membre de l'Académie de médecine, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, écrit: « *Etude sur l'hygiène de Moïse et des Anciens Israélites* (3) ». Il dit dans sa soixante-douzième année, 5 mois avant sa mort : « Il (Moïse) a imprimé à ce peuple une telle vitalité que vaincu, chassé de sa patrie, dispersé, persécuté, haï, méprisé même, il subsiste, il se multiplie, il dévore ses affronts ; il oppose à la force qui l'opprime la ruse, à la violence la souplesse, il se courbe sous l'oppression avec la conviction profonde de sa revanche ».

Comme l'a dit récemment un médecin israélite distingué, le Dr Leven, cette prodigieuse vitalité s'explique bien moins par les qualités physiques primordiales de la race que par la législation de Moïse ; et cette législation

1. *Loc. cit.* VII, 13.

2. *Loc cit.* IV. 6.

3. *L'Union médicale*, 4 janv. 1885, p. 25.

n'a pas été moins admirable au point de vue hygiénique qu'au point de vue moral ».

Parlant de la loi concernant la menstruation il ajoute (1): La séquestration de la femme est ordonnée pendant toute la durée du flux et doit même se prolonger pendant sept jours après qu'il a cessé ».

« Cette dernière prescription est bien remarquable et bien sage, car ces anomalies indiquent habituellement un état congestif morbide dont le repos est un des principaux et des plus efficaces remèdes ».

ת"נ"צ"ב"ה

Sit anima ejus ligata in fasciculo viventium
(I. S. XXV, 29).

Un autre, non juif, dit le 25 février 1890, dans une conférence faite à Lausanne dans la chapelle de Martheray (2).

« La statistique prouve qu'il y a en général chez les Israélites un âge moyen plus élevé, une natalité plus forte et une mortalité moindre que chez les autres nations au milieu desquelles ils vivent. On a remarqué aussi qu'ils sont moins atteints que les autres races par les grandes épidémies ; déjà au moyen âge on leur en voulait de ce que la peste ne décimât pas leurs familles comme celles des autres nations ; on les accusait d'être en relation avec les sorciers et avec le diable. »

« Il y a également chez eux moins de maladies chroni-

1. *Loc. cit.*, p. 88.

2. Dr A. F. Suchard, Moïse Hygiéniste. *Revue chrétienne*, sept. 1890, p. 209.

ques, moins de scrofule, moins de tuberculose, et cet état sanitaire exceptionnel se remarque même dans les grandes capitales, où pourtant ils habitent souvent les quartiers les plus sales et les plus malsains, notamment à White-chapel et dans les cours sombres d'Holborn, districts de Londres où ces observations ont été faites ».

« *Leur longévité est si bien reconnue que plus d'une compagnie d'assurance leur accorde des tarifs réduits.* »

Nous rappellerons à tous les deux ce passage remarquable du talmud. Les auteurs talmudiques n'ont eu qu'une chose qui faisait l'objet de tous leurs désirs, une félicité qui remplissait tous leurs souhaits ; toute leur aspiration pour laquelle ils se laissaient martyriser et tuer par centaines et par milliers : c'est la vie éternelle. Eh bien, cette vie, ils la veulent bien volontiers partager avec les justes des autres nations. Le passage dit :

צדיקי אומות העולם יש להם חלק לעולם הבא

Les justes des autres nations ont également une part à la vie éternelle (1).

Mais nous remarquons que nous avons digressé, car à proprement parler il nous a paru seulement convenable de faire remarquer ici quelque chose au point de vue médical. C'est que dans le dernier temps les conséquences de la théorie de Malthus ont recommencé à prendre des dimensions considérables, surtout en Allemagne où les disciples de Malthus pullulent comme les fils d'Israël se sont multipliés en Egypte. On y rencontre entre ces Malthusianistes beaucoup de médecins. Or, ces confrè-

1. Sanhedrin 105a. Tossephta Sanh., c. XIII, au milieu. Maïmonides, Michna Tora Hilk. Techouba, XI, 13.

res pensent de faire un bienfait et prêchent la restriction par des moyens moraux qui ne contrastent pas, selon leurs opinions, avec les bonnes mœurs, c'est pourquoi ils conseillent à leurs clients — selon l'avis de Pline (1), peut-être sans le connaître — de ne pas habiter avec la femme à l'approche des règles ni quelques jours après, car la conception se fait toujours dans ce temps. Or, rien n'est plus erroné que cette manière de voir, car l'histoire des juifs prouve que constamment et partout où ce peuple a joui de quelques années de repos, il s'est multiplié d'une manière rapide. Et maintenant encore dans les pays où les juifs observent encore scrupuleusement ces ordonnances concernant la femme au temps des règles, comme par exemple en Russie, Turquie, Hongrie, on rencontre très souvent des juives mères de 10, 15 et même plus d'enfants.

Et ici le talmud est d'accord avec Pline et dit que la femme ne devient enceinte qu'à l'approche de la menstruation (2). Nous adhérons volontiers à l'avis de M. Suchard que « notre omniscience aurait souvent de bonnes raisons pour être plus modeste et que si un passage est peut-être obscur, la faute n'en est pas à l'auteur (3) ». C'est possible que nous ne sommes pas assez avancés dans la science pour le comprendre. Peut-être le talmud le croit quelques jours avant le début des règles.

1. *Histoire Natur.*. XXX, 14, 1.
2. Nidda 31 *a*,
3. *Loc. cit.*, page 308.

Voici maintenant le texte qui nous est resté de cette conférence contradictoire.

מתניתן, משל משלו חכמים באשה החדר והפרוזדור והעלייה דם החדר טמא דם העלייה טהור. נמצא בפרוזדור ספקו טמא לפי שחזקתו מן המקור:

גמרא, רמי בר שמואל ורב יצחק בריה דרב יהודה תני נדה בי רב הונא אשכחינהו רבה בר רב הונא דיתבי וקאמרי החדר מבפנים והפרוזדור מבחוץ ועלייה בנויה על שתיהן ולול פתוח בין עלייה לפרוזדור נמצא מן הלול ולפנים ספקו טמא מן הלול ולחוץ ספקו טהור אתא ואמר ליה לאבוה ספקו טמא אמרת לן מר והא אנן שחזקתו מן המקור תנן א"ל אנא הכי קאמינא מן הלול ולפנים ודאי טמא מן הלול ולחוץ ספקו טמא אמר אביי מאי שנא מן הלול ולחוץ דספקו טמא דדילמא שתתה ומחדר אתא מן הלול ולפנים נמי אימא אזדקרא ומעלייה אתא אלא אמר אביי אי בתר חששא אזלת אידי ואידי ספק הוא ואי בתר חזקה אזלת מן הלול ולפנים ואדי טמא מן הלול ולחוץ ואדי טהורי תני ר' חייא דם הנמצא בפרוזדור חייבין עליו על ביאת מקדש ושורפין עליו את התרומה ורב קטינא אמר אין חייבין עליו על ביאת מקדש ואין שורפין עליו את התרומה להך לישנא דאמר אביי אי בתר חששא אזלת מסייע ליה לרב קטינא ופליגא דר' חייא להך לישנא דאמר אי בתר חזקה אזלת מסייע ליה לרבי חייא ופליגא דרב קטינא לרב הונא לא פליגי כאן מן הלול ולפנים כאן מן הלול ולחוץ אלא לרמי בר שמואל ולרב יצחק בריה דרב יהודה דאמרי מן הלול ולחוץ ספקו טהור מן הלול ולפנים ספק. טמא הני במאי מתורגמא מן הלול ולפנים לימא פליגא דרב חייא לא קשיא כאן שנמצא בקרקע פרוזדור וכאן שנמצא בגג פרוזדורו

נדה דף י"ז ע"ב

Avant d'entrer dans le cœur de notre sujet nous sommes bien forcés de relever et d'expliquer quelques mots techniques.

חדר

Généralement ce mot est traduit par chambre et le mot בית par maison, mais à tort. Chambre signifie en hébreu plutôt בית que חדר. Et nous rencontrons aussi le mot בית dans ce sens assez souvent, car primitivement toute la maison n'était qu'une chambre et בית ne veut dire qu'un lieu de séjour ou demeure, soit tente ou cabane où on s'est retiré pour peu de temps. (v. Gesenius, ce mot). Ce n'est que beaucoup plus tard que notre mot est resté comme désignation de l'habitation dans notre sens. C'est-à-dire un bâtiment composé de plusieurs chambres entourées d'un mur commun; tandis que חדר ne signifie jamais chambre. Bien qu'il veuille dire une pièce dans la maison, mais cette pièce a toujours quelque chose de particulier: c'est qu'elle est située tout-à-fait dans l'arrière-plan, et qu'elle n'est pas accessible du dehors. Pour y pénétrer on est obligé de passer au moins par deux autres pièces et parfois encore plus, auquel cas elle prend le nom de חדרי חדרים. Voilà pourquoi le Targoum Yerouchalmi traduit חדר toujours par le mot grec κοῖτὼν chambre à coucher, même s'il n'est pas accompagné par l'attribut משכב à coucher (1).

Les talmudistes ont beaucoup employé בית dans le sens de chambre avec l'entrée immédiate de dehors, ou un autre espace accessible tout de suite du dehors p. e., pour en rester à l'anatomie, בית חוטם la chambre du nez

---

1. Voyez p. e. Genèse XLIII, 3.

pour sa cavité (1) בית הבליעה chambre de la déglutition pour le pharynx (2), Autres cavités בית שחי chambre de l'aisselle pour son creux. (3) בית נפקא ou בית הרעי chambre de la sortie ou chambre de l'ordure pour l'empoule rectale (4) בית הערוה chambre de la nudité (5) et בית הרחם chambre de l'utérus, pour la vulve (6). Mais nous trouvons aussi בית חדי chambre de la poitrine pour l'excavation entre les deux seins (7) et aussi בית קמטים chambre des rides pour les replis de la peau (8).

En conséquence nous, dans notre cas, nous traduirons le mot חדר = ventricule d'autant plus que la cavité utérine dans ce temps, comme il paraît, était nommée par les Romains également ventricule (9).

Mais quelle est cette cavité que les anatomistes talmudiques ont désignée par ventricule ? Est-ce la cavité vaginale, utérine, ou col ? La réponse résultera de notre exposé et nous n'anticiperons pas ici.

פרוזדור

Sur ce mot il n'y a rien à dire. C'est sans aucun doute, comme déjà תוספות le remarque, le mot grec πρόσοδος et signifie vestibule.

---

1. Kohl. rabba s. V.
2. Michna Taharauth I, 1.
3. Nazir 58 *a*.
4. Menahauth 60 *a*.
5. Nidda 13 *b*.
6. Chabbauth 64 *a*.
7. *Loc cit.* 13 *a*.
8. Nidda 66 *b*. et Menahauth 88.
9. *Apollnii, Tyrii Historia*. Edit. Parisiis 1856 p. 617 cap. XXIII. Interpositis autem diebus et mensibus, puella cum haberet ventriculum deformatum, sexto mense, aestivo tempore, dum spatiantur in littore, vident navem speciosissimam ;

עלייה

Ce mot est hébreu biblique et dérive de la racine עלה monter, c'est pourquoi on traduit le substantif עלייה étage supérieur, grenier. Mais le guemâra se sert de ce mot pour désigner plutôt la toiture horizontale servant de terrasse, comme on le voit encore aujourd'hui sur les habitations orientales. Et ce n'est presque jamais le cœnaculum romain qui commençait seulement à partir des derniers temps de la République. Surtout notre michna ne peut pas parler d'un cœnaculum, car c'est une soi-disant michna anonyme qui a un âge très reculé.

לול פתוח

Ces deux expressions sont également hébreuses bibliques, לול veut dire tordre, tortiller, rouler en spirale flexueuse c'est-à-dire une corde qui est flexueuse, pourquoi לולאות lacets (Exode XXVI,4) et aussi לולים escalier en limaçon (I Rois VI, 8) dans le même sens aussi le talmud (1). פתוח est le passif du participe présent de פתח ouvrir et doit être traduit *ouvert*. Or לול פתוח une corde ouverte, ce qui, naturellement, serait une absurdité. C'est pour cela que Lévy (2) le fait dériver de חלול vide (avec un ח rejeté) et dit que le mot désigne, pas comme Kimchi et Gesenius et d'autres croient, l'escalier lui-même, mais l'espace où cet escalier est placé. Par conséquent, il traduit לול espace vide entouré de parois dans lequel se trouve un escalier tournant, et לול פתוח un trajet vide et ouvert entre la chambre et

1. Menahauth 34 *a*.
2. Levy Jacob, Neuhebraeisch, Chaldaeisches Wörterb.

l'étage. Mais tandis que c'est peu intelligible pourquoi, si לול désigne vide et flexueux, il faut encore qu'il soit placé dans ce trajet un escalier tournant, il est encore moins compréhensible לול פתוח un trajet vide ouvert entre... On peut bien dire par exemple une porte ouverte, fenêtre ouverte. Les talmudistes connaissent bien cette expression classique de « פתח פתוח מצאתי » de nouveau mari qui le lendemain après la noce vient d'argumenter devant les juges contre sa femme : « j'ai trouvé la porte ouverte » ! C'est-à-dire il manquait l'hymen ; sa femme était déjà déflorée, mais on ne peut pas bien dire un chemin creux, ouvert. D'autres traduisent פתוח s'ouvre, débouche, mais dans ce cas il devrait être l'actif du participe, c'est פותח et non פתוח le passif, comme par exemple כנקבה הזאת שהיא פותחת לפני הזכר. (1). Comme la femelle s'ouvre pour recevoir le mâle. Par ces motifs nous voudrions plutôt donner raison aux Kimchi et Gesenius et dire que לול désigne bien une corde flexueuse, en conséquence l'escalier en limaçon lui-même, mais pour que cette corde ou ce trajet devienne creux il le faut faire suivre par l'adjectif participe passif, qui, dérivant de פתח ouvrir, dira bien vide encore de plus de raison que נבוב creux, dérivant de נבב (Exode XXVII,8 et XXXVIII,7). Nous traduisons alors dans notre cas ולול פתוח בין עליה לפרוזדור. *Une corde flexueuse creuse se trouve entre le vestibule et la toiture.* Bref : une artère y parcourt. Comme nous verrons, Maïmonides aussi ne traduit pas פתוח ouvert, ni s'ouvre et, en effet, aucune ouverture ne s'y trouve.

1. Yerouchalmi Taanith I à la fin.

שחתה

C'est hébreu et dérive de, שחה ou שוח et veut dire s'incliner, se prosterner, se pencher.

אזדקרא

Dérive de זקר ou סקר et aussi en grec, σκαίρω égal à bondir, sauter. Rachi l'explique par le mot פרקדנית comme celle qui est couchée sur le dos et le traduit par le mot français supine. En effet, au temps de Rachi, au milieu du XIe siècle, c'était un mot très commun et signifiait une femme paresseuse qui passe son temps étant couchée sur le dos. On retrouve encore ce mot dans ce sens au XVIe siècle chez Pasquier. « C'est une ignorance crasse et supine (1)». De là vient aussi la signification, de ce mot dans la pathologie : le malade est en supination, c'est-à-dire couché sur le dos.

Et puis entrons maintenant dans la question : quelles sont les différentes parties auxquelles les michna et guemâra appliquent ces divers noms ?

Puisque nous connaissons aujourd'hui exactement le siège de l'hémorrhagie menstruelle et nous savons que ce sont les parois de la cavité utérine qui donnent naissance à cet écoulement ; de plus la cavité de la matrice est l'excavation la plus interne de l'organe et nous savons aussi que le nom חדר « ventricule » s'applique exclusivement à une chambre qui est la plus au fond, par ces motifs nous croyons ne pas faire fausse route en admettant, se-

1. Pasquier, *Recherches de la France*, 1561, p. 204,

lon tout vraisemblance que חדר ventricule est la cavité utérine elle-même.

Toutefois il pourrait bien se faire que les savants talmudiques ne la connaissent pas du tout et que חדר ventricule soit la cavité du vagin.

Quelle est la toiture עליה et פרוזדור, πρόσοδος ?

Procédons par élimination. Pour la vulve le talmud se sert de plusieurs synonymes et particulièrement euphémismes, comme par exemple בית הבושת la chambre de la honte (1), בית הערוה la chambre de la nudité (2), בית התורפה la chambre de la laideur (3), בית הרחם la chambre de la matrice (4). Comment s'appelait le vagin ? Le nom de celui-ci résulte de toute évidence du passage suivant (5).

La michna dit : Toutes les femmes ayant la menstruation, sont déjà considérées comme impures, même si le fluide reste dans la chambre externe et n'est pas coulé en dehors, car il est écrit : le sang ruissellera dans sa chair (Levit XV, 19), mais un homme qui aurait un écoulement ou une pollution n'est considéré comme impur que lorsque sa souillure est passée au dehors.

A la page suivante la guemâra explique : Quelle partie est cette chambre externe ? Rech Lakich dit c'est la partie qui devient visible lorsqu'une enfant s'accroupit (pour uriner) Rabbi Yohanan lui réplique : mais cette

---

1. Yeroućha Lmi Jeb. VI commenc. Babli Nidda 41 a.
2. Nidda 13 b. à la fin.
3. Nidda 8 a.
4. Chabbauth 64 a.
5. Nidda 40 a.

partie est considérée, quant à l'impureté par un reptile immonde, comme tout à fait découverte (alors le sang n'y peut pas être retenu ?) Pourquoi lui, Rabbi Yohanan dit-il, la chambre externe s'étend jusqu'aux dents (ou la chambre des dents) (1). Il était alors interpellé, la chambre des dents est-elle considérée comme étant à l'intérieur ou à l'extérieur de l'organe (c'est-à-dire appartient-elle déjà à la cavité utérine ou non ?) Ecoute ! lui est-il répondu. Rabbi Zaccaï enseigne que la chambre externe touche jusqu'à la chambre des dents, mais celle-ci est déjà considérée comme étant l'intérieur de l'organe. Dans la beraïthe il est enseigné, la chambre externe est l'endroit du fouloir. Qu'est-ce que veut dire fouloir ? Le lieu où le serviteur (euphémisme pour la verge) foule à l'occasion de la cohabitation.

Or, tout le vagin est la chambre externe, jusqu'à la cavité du col qui est la chambre des dents, nommé ainsi à cause de ses saillies qui sont chez nous l'arbre de vie. Ces dents ne doivent pas être confondues avec les colonnes rugueuses du vagin : 1° parce qu'elles sont placées par la guemâra dans un endroit assez haut et nous savons que les saillies vaginales sont d'autant plus nombreuses et plus importantes que l'on considère une région plus voisine de la vulve et que dans la partie moyenne ou supérieure elles disparaissent presque et 2° ce qui est encore plus essentiel, comme nous savons déjà, le sang provenant du vagin n'est pas considéré comme le sang menstruel, tandis que celui du col, chambre des dents, est

1. Nidda 41. Yerouch. Nidda II.

considéré comme impur, par conséquent, c'est du sang de flux.

Mais si nous avions encore un doute scientifique sur cette chambre des dents, ce doute disparaîtra si nous envisageons le passage suivant :

Un speculum modifié par Mar Samuel.

La guemâra nous raconte (1). Les rabbins ont enseigné : Une femme qui aurait eu le malheur d'être surprise par le flux menstruel pendant et par suite du coït (par maladie) il lui est permis d'exercer encore l'acte conjugal pour la deuxième fois et aussi pour la troisième fois, mais il lui est défendu plus de trois fois consécutives; elle doit divorcer et peut se remarier à un autre. Avec celui-ci elle peut cohabiter également trois fois et se divorcer, se remarier à un troisième. S'il lui arrive chez le troisième mari d'avoir 3 fois consécutives l'écoulement pendant le coït, il lui est défendu à jamais d'exercer l'acte de la cohabitation jusqu'à ce qu'elle soit guérie de cette maladie. Pour quelle fin elle doit s'examiner. Cet examen de quelle manière se fait-il ? Elle s'introduit dans le vagin un spéculum aussi haut possible. Dans celui-ci elle insinue une cheville sur la pointe de laquelle elle fixe une touffe de laine bien lavée. Si la touffe présente du sang il est évident que celui-ci provient de la « source » ventricule, le cas contraire prouverait que le sang, coulé pendant le coït, provenait des parois vaginales (qui est naturellement pur). Si elle a une plaie dans la cavité utérine elle peut

1. Nidda 66 *a*.

imputer ce sang à cette plaie (et non à la menstruation). Si elle est juste dans le temps des règles, elle attribue ce sang aux règles après quoi elle peut cohabiter pour la quatrième fois.

Si le sang de la plaie est d'une couleur différente de celle du sang coulé pendant le coït, il lui est défendu d'attribuer ce sang à la plaie. On ajoute foi à une femme si elle affirme avoir une plaie ou néoplasme dans l'utérus, qui est l'origine de ce sang, c'est l'avis de Rabbi, Rabbi. Cheméon fils de Rabbi Gamliel dit que le sang qui coule de l'utérus, même s'il provient d'une plaie, est aussi impur. Mais les maîtres décident par leur témoignage : savoir par la tradition de Moïse que le sang d'une plaie est pur. Quelle est alors leur différence d'opinion ? Oula dit, il s'agit de savoir si le lieu de la source lui-même est pur ou non. Quant à l'examen : on objecta, la femme pourrait se blesser par le speculum si on abandonne l'examen à elle-même (ou si elle se sert d'un speculum en bois. Rachi). Pourquoi Mar Samuel dit, on l'oblige de prendre un speculum (modifié par lui à cet effet) qui est en métal et dont le bord de l'ouverture est tourné en dedans.

Rabbi Lakich dit à Rabbi Yohanan qu'elle s'examine à la troisième cohabitation chez le premier mari ? Rabbi Yohanan lui répond parceque tous les doigts (euphémisme pour la verge) ne sont pas d'égale grosseur (par conséquent, il peut bien arriver que pour un deuxième mari elle n'aurait pas besoin d'un examen du tout). Il le questionne alors : qu'elle s'examine déjà après le premier coït du troisième mari. (Puisqu'elle s'est déjà convaincue que ce n'est pas la faute de la grosseur de la verge) Rabbi Yoha-

nan lui réplique : Parce que toute les forces ne sont pas égales. Il faut qu'il soit constaté par trois différentes verges et trois différentes forces.

En conséquence : le vagin est la chambre externe בית החיצון dont le sang n'est pas menstruel. La cavité du col est la chambre des dents בית השניים qui appartient déjà à la cavité utérine dont le sang est déjà cataménial. La cavité de la matrice est le ventricule חדר dont les parois sont l'origine du flux.

Quelle partie alors peut être le prosdor פרוזדור ? Dans lequel, si on a trouvé une gouttelette de sang, dont l'origine est douteuse, a donné occasion à une si grande discussion, puisque notre conférence ne traite pas d'autre chose que de ce doute.

Une autre difficulté se présente, plus grande encore. Attendu que, celui qui a seulement une petite notion de la méthode talmudique, sait cette maxime que : chaque doute à l'égard d'une défense mosaïque est à décider pour alourdir la chose, tandis que chaque doute concernant une défense rabbinique est à décider pour alléger la question. La loi concernant les règles est une ordonnance biblique, son doute doit, en conséquence, être décidé étant de la menstruation sans aucune équivoque, et aucune discussion. Pourquoi alors cette grande discussion de notre conférence ? Quelle partie alors peut être ce pros dor, προσόδος ?

Si nous ne sommes pas dans l'état de nous la faire concevoir par une explication du talmud lui-même, cherchons à y arriver par d'autres moyens qui sont restés à notre disposition.

Puisqu'il s'agit d'une comparaison, attendu que la michna

commence par ces mots משל משלו חכמים באשה, les savants ont fait une comparaison en ce qui concerne les organes génitaux de la femme.

Essayons donc de contempler l'objet choisi pour être comparé à celui qu'ils ont voulu décrire et apprécier par lui. C'est une habitation et celà, comme le mot πρόσοδος, l'indique, une maison grecque. Mais quelle est la partie de la maison pour laquelle les Grecs ont employé ce mot ? Leurs bâtiments n'existent plus. Les lexiques nous reproduisent prosodor par πρόσοδος, πρόθωρου et vestibule. L'un définit vestibule « intervalle qui sépare la porte d'entrée de l'alignement de la rue ». Pour un autre c'est un portique ou un jardin en façade. Encore un autre dit que c'est une antichambre, dans notre sens du mot, où on se trouve une fois la porte d'entrée franchie. Hyrtl (1) qui, comme il paraît sait tout, dit que c'est une antichambre, où le Romain a déshabillé sa toge blanche avant d'entrer dans l'atrium qui était noir et plein de la fumée, et prend, par conséquent, vestibule pour un dérivé de vestis, habit. Il n'y a seulement qu'une faute, c'est que Hyrtl n'a pas lu Ovide, qui croit à son tour vestibulum dériver du feu de Vesta que chaque particulier romain a pris soin d'entretenir à la porte de sa maison en l'honneur de la déesse Vesta (2). Et Ovide devrait donc mieux savoir, croyons-nous. D'ailleurs, c'est Momsen (3) qui a émit pour la première fois l'avis de faire dériver vestibu-

1. *Onamatologie Analomica* *Wien*, 1880 p. 616.
2. Faste VI, 267.
3. Römische Geschichte. Berlin, 1851 Bd. I.

lum de vestis, habit. Mais lui, il était assez grand latiniste pour ne pas vouloir accepter l'idée d'Ovide, mais Hyrtl s'il n'a pas lu Ovide, aurait pu simplement dire qu'il adopte l'opinion de Momsen. Pourtant on l'a déjà démontré que Momsen même n'a pas eu raison, puisque l'i de vestibulum est long, tandis que celui de vestis est bref.

La vérité est que le sens du mot vestibule a changé autant de fois que la mode dans l'architecture s'est modifiée. Ce changement de sens se fait déjà sentir chez les classiques eux-mêmes. Heureusement il nous est resté un auteur qui nous a transmis des règles écrites sur l'architecture antique, ouvrage extrêmement précieux, ayant été composé à la plus belle époque de l'architecture romaine et d'autant plus important pour nous que l'auteur a vécu dans un temps dans lequel on a commencé à écrire le talmud. C'est Vitruve. Voyons donc comment il nous explique le προσόδος.

Voici la teneur de ce passage de Vitruve (1).

Les vestibules ne sont pas en usage chez les Grecs, aussi n'en bâtissent-ils pas, mais de la porte d'entrée on pénètre dans un passage, qui n'est pas large, ayant d'un côté les écuries, de l'autre la loge du portier ; au bout de ce passage est la porte de l'intérieur. Ce passage ainsi placé entre deux portes est appelé θυρωρεῖον. De là on entre dans le péristyle qui a des portiques de trois côtés. A celui qui regarde le midi il y a deux antes placés à une grande distance l'un de l'autre qui soutiennent un poitrail. Et si l'on retranche la troisième partie de l'espace qui est entre ces antes le reste est égal à la profondeur de ce lieu.

---

1. Liv. VI, c. 7 ou 10.

Quelques-uns l'appellent προστας (ce qui est proche) les autres παραστας (ce qui est à côté).

La phrase finale : et quantum inter antes distat ex eo tertia dempta spatium datur introsus, n'est pas très claire, comme d'habitude chez Vitruve. Nous la recommandons aux latinistes, mais aussi la phrase suivante : Hic locus apud nonnullos προστας, apud alios παραστας nominatur. Quel lieu? En tout cas il résulte de Vitruve avec évidence que le *prosdor* est à chercher après le vagin qui est le *thyrorion*. Le péristyle peut bien manquer chez nous puisque notre maison n'est pas grande, elle n'est composée que de vestibule, ventricule et toiture, mais le προστας ne peut pas être la cavité du col puisque celle-ci est considérée comme appartenant à la cavité de la matrice dont le sang est menstruel sans aucun doute.

Bien que les antes avec le poitrail soient très bien reproduits par le museau de tanche projeté en avant ou en bas (quand la femme est debout) dans la cavité vaginale. Nous proposons de donner raison à ceux des Grecs qui l'appellent παραστας, qui est à côté, c'est-à-dire dans notre cas *c'est le cul-de-sac qui est le* προσοδος, prosdor. En adoptant comme vestibule προσοδος l'espace de côtés des antes et dans notre cas le cul-de-sac, non seulement toute difficulté disparaîtra à l'égard de l'intelligibilité du texte, à l'égard de cette question proposée : pourquoi cette grande discussion? Puisqu'une gouttelette de sang trouvée dans le cul-de-sac ne peut que très difficilement avoir pour origine l'excavation utérine, car nous savons depuis Newton qu'aucun corps ne peut monter à cause de la gravitation de la terre. Cette gouttelette, une fois sortie et pas-

sée à l'orifice de museau de tanche devait se trouver dans le vagin et non en haut dans le cul-de-sac : mais nous verrons aussi que, bien que nous savons que chaque comparaison cloche, celle-ci est d'un choix excellent.

En effet toutes les parties de l'organe représentent une partie de la maison gréco-romaine.

Voilà d'abord la porte à deux battants sur la rue (même double) : *les lèvres*; en arrière de la porte chez une vierge se trouve encore le voile (= velum) : *l'hymen*; après suit le passage θυρωρεῖον, *le vagin*; à la fin de celui-ci se trouvent les antes avec le προσόδος ; passé l'espace des antes, on entre dans le κοῖτον ou gynæconitis : *la cavité utérine.* La femme est couchée sur le dos : on concevra aussi que les ligaments larges, qui couvrent l'utérus et les annexes et descendent en bas jusqu'à l'insertion du vagin sur la matrice, seront *la toiture horizontale.* L'artère utéro-ovarienne parcourt les ligaments larges de haut en bas, touche juste la couverture de cul-de-sac, elle sera *l'artère sinueuse et flexueuse.*

De cette manière, ce passage de Vitruve jette sur notre michna une lumière inattendue, et nous pouvons entrer dans la traduction de notre conférence, sans crainte de faire fausse route, ou d'être peu clair et mal entendu.

Michna.

Les savants ont fait une comparaison concernant les organes génitaux de la femme. Le ventricule, le cul-de-sac, et les ligaments larges avec les annexes. Le sang provenant du ventricule est menstruel, celui des annexes

est du sang ordinaire. Le sang trouvé dans le cul-de-sac (la partie originaire étant ignorée) est considéré comme cataménial, parce que nous supposons comme certitude qu'il a échappé de la « source », c'est-à-dire du ventricule.

Guemara.

Rami fils de Samuel, et Rabbi Yitshac, fils de Rabbi Yehoudou ont étudié les règles de la menstruation chez Rabbi Houna. Une fois, Raba fils de Rabbi Houna les a trouvés cathédrer et exposer : Le ventricule (inclusive la cavité du col, Maïmonides) est en dedans, le cul-de-sac en dehors, les ligaments larges sont bâtis au-dessus d'eux. L'artère utéro-ovarienne court des ligaments larges au cul-de-sac. Une goutte de sang, dont l'origine est douteuse, trouvée dans le cul-de-sac, en dedans de l'artère, (c'est-à-dire sur la paroi interne du cul-de-sac, externe du col), est menstruelle ; trouvée en dehors de l'artère (parois externe du cul-de-sac,interne du vagin), elle n'est pas cataméniale. Raba, fils de Rabbi Houna vient alors dire à son père : Monsieur, vous proposez de le regarder comme menstruel à cause du doute de son origine, mais nous avons appris dans la michna que c'est du sang de flux, parce que nous supposons comme certitude qu'il s'est échappé du ventricule ? A quoi il lui a répondu : moi, je l'énonce ainsi : En dedans de l'artère (sur la paroi interne du cul-de-sac), il est sûrement menstruel par admission d'une soi-disant certitude ; en dehors de

l'artère (sur la paroi externe du cul-de-sac) c'est cataménial seulement par doute.

Abaye objectait : Quelle est donc la cause de la différence qui fait, que trouvé sur la paroi externe du cul-de-sac il est envisagé comme étant menstruel par doute? Quel doute peut-il y avoir? Peut-être elle s'est courbée trop, à cause de quoi l'utérus a fait une antéflexion, l'orifice externe du museau de tanche peut avoir, par conséquent, touché la paroi externe (c'est-à-dire la postérieure du cul-de-sac, le sang trouvé peut être d'origine ventriculaire (et non parce que la paroi vaginale peut donner naissance au sang menstruel). Dans ce cas, si nous admettons comme cause de l'impureté le doute, disons aussi que le sang trouvé sur la paroi interne est originaire des annexes, à cause du doute, parce que la femme a fait des bonds, le sang a sauté de la paroi postérieure sur l'antérieure où, selon Rachi, parce que la femme est une paresseuse à cause de la mauvaise habitude de coucher continuellement sur le dos, le museau du tanche a toujours touché la paroi postérieure du cul-de-sac, et pour cette raison nous pouvons bien admettre le doute et considérer le sang y trouvé, comme annexiel et pur et non ventriculaire, et impur.

Pourquoi aussi Abaye émet ainsi son avis : Si tu fondes ton opinion sur la pureté ou sur l'impureté, sur le motif de soupçon alors dans les deux cas, paroi externe ou interne, il n'y a que des conjectures; mais si tu bases ta manière de voir sur la conviction, alors les règles se présentent ainsi : trouvé en dedans de l'artère, c'est-à-dire sur la paroi interne, c'est certainement du sang menstruel; trouvé en dehors de l'artère, c'est-à-dire sur la paroi

externe du cul-de-sac c'est sûrement du sang ordinaire.

Rabbi Hiya a enseigné : Si une femme, chez laquelle on a trouvé du sang dans son cul-de-sac,aurait entré sciemment et volontairement dans le sanctuaire, elle s'est rendue coupable d'avoir transgressé la loi, ou si elle aurait touché aux offrandes-oblations on les brûle (1). Rabbi Katina a enseigné qu'elle ne s'est pas rendue coupable et on ne brûle pas les offrandes.

Or, Abaye nous a présenté deux versions d'après lesquelles on juge le sang ; ou on fonde la décision sur le soupçon, auquel cas il n'y a aucune certitude à l'égard de ce sang ni sur la paroi externe ni sur la paroi interne ; ou on base la décision sur la conviction, auquel cas le sang sur la paroi interne est sûrement cataménial, sur la paroi externe certainement annexiel.

Alors ces deux versions seront forcément chacune un appui pour l'un de ces deux susmentionnés professeurs et une contradiction pour l'autre, opposition qui ne doit pas exister. Cette version : qu'on fonde le jugement sur le soupçon prouvera que Rabbi Katina a raison, pourquoi elle ne s'est pas rendue coupable en entrant au sanctuaire, parce qu'elle n'est pas certainement impure, par quelle raison aussi on ne brûle pas les offrandes touchées par elle, mais cette énonciation sera en contradiction avec Rabbi Hiya puisque lui, il soutient le contraire. L'autre version qu'on fonde la décision sur la conviction (c'est-à-dire externe, certainement annexiel, paroi interne sûre-

---

1. *Ordonnance biblique*. Lévit XXII. 12.

ment ventriculaire) prouverait que Rabbi Hiya a raison : elle s'est rendue coupable en entrant dans le sanctuaire et on brûle l'oblation puisqu'il y a une impureté certaine, mais ce sera naturellement en contradiction avec Rabbi Katina.

En adoptant l'opinion de Rabbi Houna qui a dit à son fils : paroi interne certainement impure, paroi externe impure seulement par doute, il n'y aura aucune contradiction.

Dans le cas de Rabbi Hiya il s'agit d'une goutte de sang trouvée sur la paroi interne ; dans le cas de Rabbi Katina il s'agit d'une goutte trouvée sur la paroi externe. Mais en adoptant l'avis de Rami, fils de Samuel et Rabbi Yitshac, fils de Rabbi Yehoudou qui disent : paroi externe est du sang ordinaire à cause de doute, paroi interne est du sang menstruel également à cause de doute, comment peuvent-ils donc se mettre d'accord avec Rabbi Hiya puisque même sur la paroi interne il n'existe selon eux aucune impureté certaine ; or ils ne doivent pas être en contradiction avec Rabbi Hiya, qui dit, elle s'est rendue coupable en entrant sciemment dans le sanctuaire et on brûle les offrandes. A quoi ils répondent : mais non, nous ne sommes nullement en contradiction. Ici, dans le cas de Rabbi Hiya, il s'agit du sang trouvé au « *sol* » du cul-de-sac c'est-à-dire sur la paroi externe du museau de tanche, à proximité de son orifice externe, dans quel cas ils avouent que c'est certainement du sang cataménial ; mais autrement dans le cas où ils n'admettent pas une impureté certaine il s'agit du milieu du cul-de-sac. La goutte trouvée

dans le cul-de-sac sous le « *toit* » c'est-à-dire tout au fond, c'est certainement du sang annexiel.

Il résulte alors que toute cette discussion était menée de résoudre cette question : Du sang trouvé dans le cul-de-sac, peut-il avoir été transsudé par la paroi et provenir de l'artère utéro-ovarienne qui s'attache à l'utérus après avoir descendu des annexes juste à l'insertion du vagin au col ? Ou ce sang a transsudé la paroi du col et provient de la cavité utérine ? Tout le monde se met d'accord sans avoir besoin de rétracter quoi que ce soit. Savoir : le sang de l'artère utéro-ovarienne peut bien parfois, par force de la haute pression du système artériel, transsuder par la paroi du vagin, mais jamais le sang menstruel, se trouvant dans la cavité du col passagèrement, peut transsuder par sa paroi.

D'où découlent ces conséquences pratiques, le sang tout au fond du cul-de-sac est certainement annexiel. Le sang sur le col lui-même tout près de son orifice externe ou sur la paroi vaginale à la proximité de l'orifice externe du col est certainement menstruel, non par transsudation, mais par conviction qu'il provient, par n'importe quelle façon de la cavité utérine. A la partie moyenne des parois du cul-de-sac, soit sur le col, soit sur le vagin, est un doute ; mais les savants ont adopté que dans ce doute soit à décider à allourdir, bien que le sang n'aurait pu bien monter à cause de la gravitation, mais puisque dans la majorité des cas il n'y a que du sang menstruel, étant donné la rareté de la transsudation.

Tout au fond « sous le toit » du cul-de-sac le sang ne

pouvait pas remonter aussi haut, à cause de la gravitation, il ne pouvait pas non plus transsuder de la cavité utérine, mais il pouvait transsuder de l'artère et provenir des annexes (1).

Voici une traduction de Maïmonides de son explication sur la michna (2).

Le ventricule est la cavité utérine quelle qu'elle soit, car l'utérus en a deux. Le προσόδος, prosdor, est le col de la matrice (3). Il y a encore, sur l'organe deux annexes semblables à deux cornes qui partent du col. Mais qu'est-ce que le principal de ces annexes ? Ce sont les ovaires. *Une image de cette disposition est expliquée dans le livre d'anatomie.* Il est attaché aux parois de la matrice, qui s'appelle ventricule, une artère qui amène le sang menstruel, le fait transsuder dans l'excavation utérine d'où il passe dans le cervix qui s'appelle προσόδος. Il est attaché à ces annexes et ovaire (4) qui s'appellent « toiture » une

1. Quant au prosodos mentionné dans le même traité, page 42 *b*, nous renvoyons nos lecteurs à l'explication de ces juifs français du moyen-âge au même endroit. Ces héros spirituels désignés vulgairement sous le nom collectit « Tossefos » qui jouèrent un si grand rôle prépondérant dans la littérature hébraïque, ont bien compris qu'il ne pouvait pas s'agir là de même prosodos. En effet, notre prosodos est celui des Grecs, c'est-à-dire, le cul-de-sac, tandis que le prosodos de la page 42 est celui des Romains, c'est-à-dire, le vagin.

2. Maïmonides, Explication sur le Michna Nidda 17 b.

3. Maïmonides appelle le vagin *cervix*, col.

4. Nous traduisons ovaire, parce que ביצים disent aussi bien *œufs* qu'*ovaires* ; quoique on trouve aussi שלל הביצים et אשכול הביצים pour ovaire.

autre artère qui y est disposée comme les autres grosses artères du corps c'est-à-dire qui ne s'y anastomose pas (comme l'artère utéro-ovarienne sur les parois de l'utérus) S'il se fait sur cette artère une petite érosion il ruissellerait également dans le col du sang de cette artère, mais c'est du sang ordinaire, non menstruel car c'est semblable au sang de l'hémoptysie ou des hémorrhoïdes.

Voilà de quoi il résulte évidemment ces conséquences pratiques.

Le sang de la cavité utérine est menstruel, mais non celui des annexes. Dans le cas où l'on aurait trouvé dans le prosdor : si l'endroit de la trouvaille est dans l'espace entre le commencement de l'insertion de ces annexes et la cavité utérine, c'est du sang menstruel. Tu ne peux pas objecter : c'est très possible qu'il soit provenu des annexes, car les savants se sont mis d'accord que son doute est à décider comme étant du sang menstruel à cause de la probabilité d'avoir échappé de la « source », cavité utérine, puisque dans la majorité des cas, il ne s'y trouve que du sang cataménial. Etant la majorité, ils l'ont relevé à une soi-disant certitude. En effet, il est enseigné qu'en trois circonstances douteuses les sages ont décidé selon la majorité des cas et ils les ont considérés comme étant certaines sans aucune restriction. L'une des circonstances est celle que nous venons de mentionner.

Mais dans le cas où l'on aurait trouvé ce sang dans le פרוזדור = προσόδος qui est le col utérin, dans l'espace entre le commencement de l'insertion des annexes et l'orifice utérin qui débouche en dehors du corps, voilà qu'il y a une grande différence, savoir : si on l'a trouvé à sa partie

supérieure, c'est à-dire celle qui s'étend vers la tête, quand la femme est debout, partie qui s'appelle chez les talmudistes toiture du פרוזדור — προσόδος; alors c'est du sang pur et non menstruel parce que c'est du sang provenant de cette artère érodée et on admet comme étant une certitude qu'il provient des annexes. Mais si on l'a trouvé en bas, c'est-à-dire à la partie qui s'étend en bas vers les pieds, partie qui s'appelle chez les talmudistes le « sol du prosdor » c'est alors du sang menstruel à cause du doute, parce que parfois c'est du ventricule et parfois des annexes.

Ici il suit quelques lignes qui ne sont pas assez claires pour les pouvoir traduire avec succès. Maïmonides dit. que celui qui s'est approprié des *habitudes de disséquer* les comprendra facilement, mais nous supposons que ce n'est pas la faute de l'auteur qui s'est rendu tout à fait incompréhensible, mais c'est son traducteur de la langue arabe.

Nous donnerons ici, pour compléter, quelques aphorismes de Maïmonides de son Michna tora dont la langue originale est l'hébreu.

I

Toutes les femmes doivent déjà être considérées comme impures, si le sang est arrivé au vagin, même s'il n'a pas coulé hors de l'organisme. Du moment que le sang s'est détaché des parois utérines, mais ne coule pas au dehors, lorsqu'il a paru hors de la *cavité dentée* la femme est déjà impure, qu'il se soit arrêté dans l'intérieur de l'organe ou non, parce qu'il est écrit : « le sang ruissellera dans sa chair ».

Jusqu'où s'étend la chambre des dents ? Jusqu'à l'endroit que la verge touche pendant la cohabitation *à la fin de l'orgasme vénérien.*

Mais cette cavité doit déjà être regardée comme faisant partie de la cavité utérine.

II

Les savants ont fait une comparaison concernant les organes génitaux de la femme.

La cavité de la matrice, où se développe le fœtus est appelée « source ». C'est là que le sang menstruel et métrorrhagique prend naissance. On nomme aussi cette cavité חדר = ventricule, parce qu'elle est tout à fait dans l'arrière-plan, (mot à mot : parce qu'elle est en dedans de l'intérieur).

Le col de l'utérus est cette partie dont l'extrémité supérieure se contracte pendant la grossesse pour que le fœtus ne tombe pas et s'ouvre très largement au temps de l'accouchement. Cette extrémité s'appelle aussi prosdor, προσόδος = c'est-à-dire *loge du portier* pour l'utérus.

III

Bien que la verge entre, à la fin de l'orgasme vénérien dans le προσόδος elle n'arrive pas jusqu'à son extrémité extrême, il reste plus ou moins bas, selon la longueur des « doigts » (euphémisme pour la verge).

Sur les côtés du ventricule et le προσόδος, mais dans un plan supérieur, est le lieu où se trouvent les deux annexes : ovaires et les conduits (trompes de Fallope) *dans lesquels la semence de la femme vient à maturité.*

Cet endroit (sur les côtés) s'appelle « toiture ».

Un tube, assez *semblable* à une *canule percée* dans la direction de la toiture au toit du προσδόος s'y trouve. On nomme ce tube « loule ».

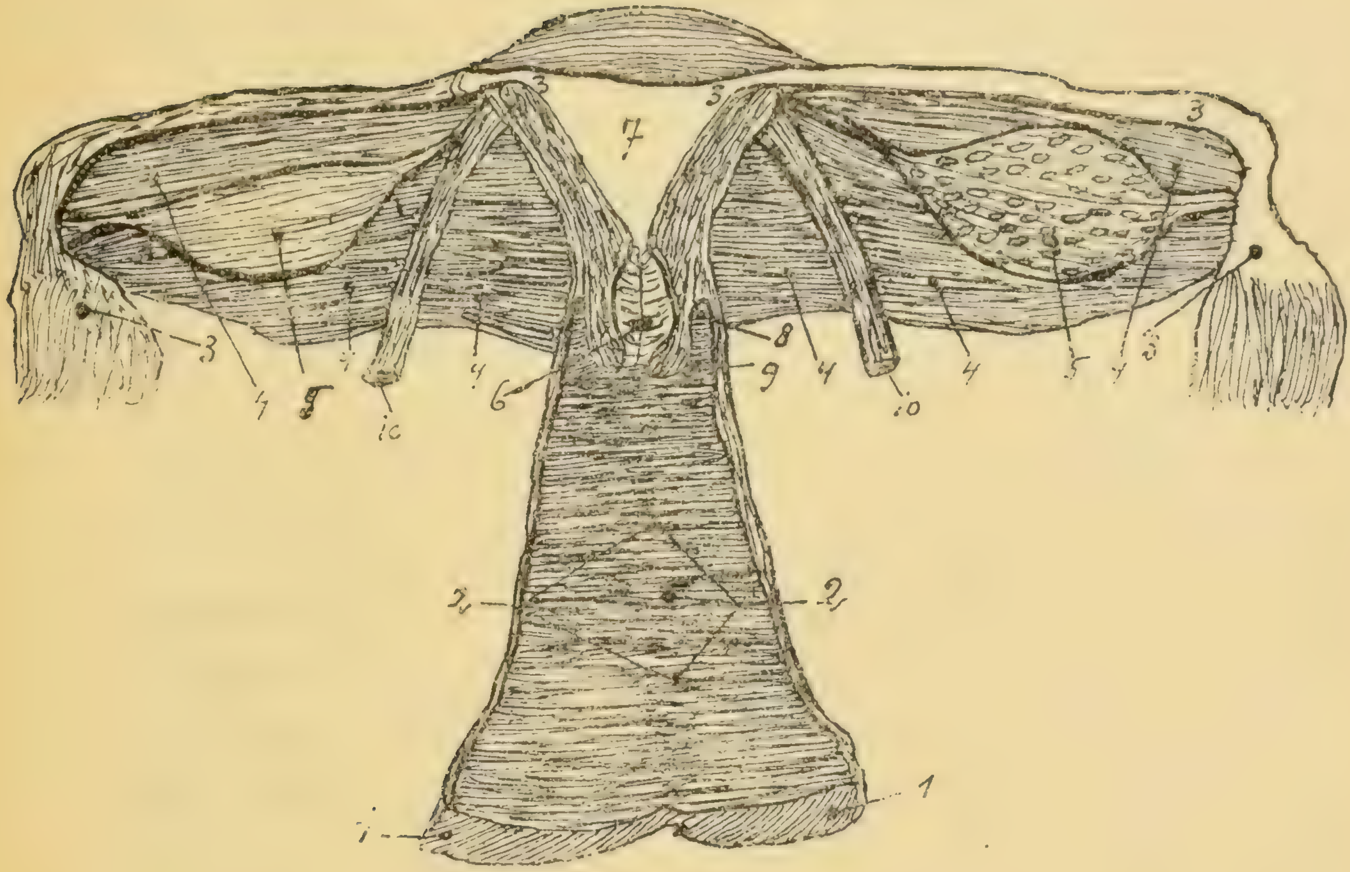
La verge dépasse ce loule à la fin de l'orgasme vénérien.

IV

Le sang provenant de l'utérus est impur, sauf naturellement celui que la tora a expressément déclaré comme pur, et celui qui coule pendant le travail avant le début de l'accouchement comme il sera expliqué ; le sang de la toiture est tout pur, car il est semblable au sang provenant d'une plaie de l'intestin ou celui du foie, ou celui du rein, etc., etc.

Le sang trouvé dans le prosdor : si on l'a trouvé en dedans, (c'est-à-dire plus haut) du « loule » il est impur par la certitude d'être provenu du ventricule, et on s'est rendu coupable pour avoir entré dans le sanctuaire, et on brûle les oblations et les offrandes touchées par cette femme. On n'objecte pas qu'il peut avoir pour origine la toiture et être passé par cette canule, car dans la majorité des cas le sang trouvé là provient de la cavité utérine ; mais si on l'a trouvé dans le prosdor en dehors du loule (c'est-à-dire plus bas) il est alors impur à cause du doute : provient-il de la cavité de la matrice ou provient-il de la toiture par cette canule? Voilà pourquoi on ne s'est pas rendu coupable d'être entré dans le sanctuaire et on ne brûle pas les offrandes et les oblations (1).

1. Maïmonides, Michna Tora Essoura Boue ch. V.



שיפיות = Lèvres. 1.
צור הרחם להרב"ם ז"ל = Cervix utéri selon Maïmonides. 2.
בית החיצון = Chambre externe. 2.
שביל = Oviduct. 3.
עלייה = Toiture. 4.
ביצים להרב"ם ז"ל = Ovaire selon Maïmonides. 5.
בית השניים = Chambre des dents. 6.
הרחם חדר = Cavité utérine = ventricul. 7.
גג פרוזדור = Toit du prosdor. 8.
קרקע פרוזדור = Sol du prosdor. 9.

On voit que nous, avec notre explication, nous sommes arrivés à peu près au même résultat final que Maïmonides.

On peut tirer, comme résumé de notre exposé les conclusions suivantes :

I

Les professeurs talmudiques à la fin du IIe siècle et encore auparavant, ont eu une connaissance parfaite de l'étude physiologique de la menstruation. Ils reconnurent sans aucune discussion, ni aucune équivoque que l'origine de l'hémorrhagie menstruelle est la paroi de la cavité utérine.

II

Ils ont eu aussi une connaissance approfondie de l'étude du sang. Raba, entre autres, *mis à l'épreuve par la reine mère* du roi de Perse, Sabor, était susceptible de discerner soixante sortes de sang et de déterminer d'une manière exacte l'espèce animale à laquelle appartenait le sang.

III

Ils ont eu également une notion appréciable de l'étude des cheveux, de leurs follicules et de leurs développements.

IV

Des discussions talmudiques sur des sujets qui tombent dans le domaine de l'anatomie microscopique nous pouvons conclure qu'ils se servaient d'instruments grossissant les objets.

Il est mentionné, par des sentences des plus manifestes et des plus claires, qu'ils ont eu un télescope qui pouvait aussi servir comme télémètre et pour faire des levés avec la mesure exacte de leurs niveaux.

V

Les auteurs talmudiques ont eu un savoir étendu de la science zoologique dont ils possédaient un système de classification des plus parfaits pour traiter cette branche de la connaissance humaine.

VI

Ils ont admis incontestablement l'existence des maladies miasmatiques contagieuses et ils professaient les mêmes opinions qu'on enseigne aujourd'hui, quant à l'infection soit par le contact, soit par la transmission du contage à distance : propagation qui se fait par la diffusion atmosphérique — au moment du vent — par les objets ayant été en contact avec le malade, par des denrées alimentaires et surtout par les mouches desquelles, dans certains cas de maladies, le public était tout particulièrement averti par le pouvoir législatif de se mettre en garde.

La prophylaxie la plus efficace était l'isolement des malades en dehors de la ville et la désinfection des vêtements, objets et probablement aussi des lieux contaminés par l'occupation des malades, par la fumigation du soufre et des autres drogues.

VII

Ils ont admis la possibilité d'une fécondation artificielle par le sperme transporté manuellement dans l'utérus ou accidentellement par le contact des éléments spermatiques avec l'appareil génital externe.

VIII

Ils ont eu une connaissance exacte de l'anatomie des organes génitaux de la femme. Et si dans notre cas les annexes avec les ligaments larges ne sont désignés que par le nom commun « toiture », la désignation de l'artère utéro-ovarienne et la belle dénomination de la cavité du col utérin prouveraient par abondance qu'ils ont connu les organes annexiels.

IX

L'ensemble des organes génitaux de la femme était comparé par les docteurs talmudiques à la maison gréco-romaine dont les parties se retrouvent dans les organes générateurs. L'expression « vestibulum » dont Hyrtl (1), est aussi ravi et dont il rapporte l'origine à Isaac Huber, professeur de Göttingen en 1742 et le « vestibulum oris » qu'il attribue à Meckel est d'origine michnaïque.

Néanmoins Hyrtl savait bien que presque deux cents ans avant Huber c'était le français Severinus Pinaeus (2) qui a désigné le vestibulum vaginæ par le mot « pronaus ». Mais à celui-ci Hyrtl n'a qu'à reprocher sa faute orthographique d'avoir écrit pronaus au lieu de pronaos.

Cependant Hyrtl aurait pu se convaincre que dans des inscriptions on trouve l'orthographe pronaus en équivalence avec pronaos. Chose curieuse, tandis que pronaus a dis-

---

1. *Onomatologie Anatomica* Wien 1880 p. 616.

2. Severinus Pinaeus. *Opisculum de notis virginitatis.* Paris 1597 Lib. I. c. q.

paru des anatomies françaises, il se trouve d'autant plus fréquemment dans les livres allemands et encore avec la même orthographe.

X

La dénomination « chambre des dents » ou simplement chambre dentée ou cavité dentée pour l'excavation du col nous paraît bonne et belle, que nous n'hésiterions pas à proposer son adoption par les anatomistes d'aujourd'hui. Le nom arbre de vie de Winslow est déjà pour cela seul mal choisi, parce qu'il ne dit pas que cet arbre est double, — à la paroi supérieure et à la paroi inférieure du col —, tandis que des dents s'engrènent les unes dans les autres.

XI

De l'explication maïmonidique (XIIe siècle), il résulte d'une manière évidente : 1° que Maïmonides disséquait, 2° qu'il appliqua déjà à l'anatomie l'art de l'iconographie et 3° qu'il connaissait parfaitement l'anatomie des organes génitaux de la femme en décrivant les ovaires sous le nom d'aujourd'hui, et en désignant les trompes de Fallope par viaductes, en mettant le premier développement embryogénique dans la trompe. Opinion qui est la nôtre.

Bien que Maïmonides parle encore de « la semence de la femme qui vient à maturité dans la trompe », nous croyons cependant que « semence » est l'équivalent de œuf. Nous disons bien encore aujourd'hui, (presque 300 ans après le célèbre « E pur si muove » de Galilée que le *soleil se lève et se couche.*

XII

Cet état de la science ne date pas du temps de la rédaction de la guemâra ni de celui de la michna, mais d'une époque la plus reculée possible, au moins de celle de Moïse.

Contrairement à ce que nous sommes habitués à lire dans les livres des autres nations, il se continue dans la littérature juive comme un fil noir depuis la bible jusqu'au livre le plus modeste de nos jours, l'opinion que nous savons moins que nos pères, ceux-ci ont été moins instruits que nos aïeux, et nos aïeux possédaient une érudition moins approfondie que nos ancêtres, de cette manière, l'art se perd, la science tombe en oubli, et l'esprit humain diminue.

La tradition transmise, par les docteurs talmudiques, nous assure que déjà dans le deuil de Moïse, les Israélites ont oublié 3.000 aphorismes (1).

XIII

Il résulte jusqu'à l'évidence de ce qui précède que nous nous trouvons en présence des débris d'une culture intellectuelle, jadis extrêmement développée, à laquelle on aura peine à croire.

Ces décombres sont les résultats d'une destruction violente dirigée justement contre cette civilisation par un chemin détourné qui s'appelle « haine entre frères »,pen-

1. Temoura, 16 *a*.

dant un laps de temps de deux mille ans à peu près : ce ténébreux moyen-âge.

A travers cette ruine, la tradition juive nous envoie quelques lueurs que la ruse humaine a réussi à cacher aux yeux des destructeurs. Si nous continuions à progresser sur le chemin tracé, il y a cent ans, nous pourrions encore surpasser nos ancêtres. Mais le cruel moyen-âge tyrannique ne reparaîtra-t-il pas auparavant ?

Il paraît que oui.

L. BOYER, impr. de la Faculté de médecine, 15, rue Racine, Paris